Clélie,

Histoire Romaine

Tome 2 - Tarquin

Madeleine de Scudéry

Éditions l'Escalier

Clélie,
histoire romaine

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome deuxième sur dix
Texte intégral

Tarquin

L'ensemble des dix tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seuls certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de « amour »), rien n'a été changé.

Note de l'éditeur

LIVRE SECOND

Comme l'amour était la plus forte dans le cœur d'Aronce, il en revenait toujours à Clélie et trouvant son intérêt à tout ce qu'il avait à faire, on peut dire qu'il pensait toujours à elle, sans pouvoir presque penser à autre chose. Le Prince de Numidie de son côté, ne songeait non plus que lui, qu'à l'admirable Clélie, et il souhaitait avec passion de pouvoir revoir Aronce, pour tâcher de se consoler en l'entretenant de son amour. Pour la Princesse des Léontins, elle avait tant de divers sujets de s'entretenir elle-même, que si elle n'eût pas été infiniment généreuse, elle n'eût pu trouver le temps de penser aux malheurs d'Aronce comme elle faisait. Célère, en son particulier, n'ayant alors nulle passion violente dans le cœur et étant plus capable d'amitié que d'amour, ne songeait qu'à soulager le malheureux Aronce, de sorte que se joignant à Sicanus, à Aurélie, à Nicius et à Marcia, qui n'avaient autre pensée, ils ne faisaient tous ensemble que raisonner sur l'état présent des choses. Mais à la fin, les amis de Porsenna qu'on attendait étant arrivés, Sicanus les présenta à Aronce, après que Nicius et Marcia leur eurent appris toutes les choses qui leur pouvaient faire voir avec certitude qu'il était effectivement fils de Porsenna. Si bien que, regardant alors l'état des affaires, il y eut une assez grande contestation entre eux. Il y en avait qui disaient qu'on ne pouvait trop tôt faire connaître Aronce à Mézence après le service qu'il lui avait rendu, mais, pour Sicanus, il disait au contraire qu'on ne le pouvait faire sans exposer Aronce, et que pour agir prudemment, il fallait attendre que le Prince de Pérouse l'aimât pour son propre mérite, et qu'il était même à propos de ne le faire pas connaître qu'ils ne fussent en état de se pouvoir opposer à Mézence, s'il voulait être injuste. Un autre de la compagnie qui raisonnait d'une autre sorte, voulait qu'Aronce s'allât jeter dans Clusium, qu'il s'y fît reconnaître et qu'après s'en être emparé, il envoyât dire à Mézence qui il était, et qu'il envoyât lui demander la vie et la liberté du Roi son père.

Mais Aronce n'eût pas plutôt entendu cet avis qu'il s'y opposa, parce qu'il lui sembla qu'il mettait trop sa vie en sûreté et qu'il exposait trop celle de Porsenna. Joint qu'étant persuadé que Clélie était dans les États du Prince de Pérouse, il eût eu bien de la peine à s'en éloigner. De sorte qu'après avoir examiné la chose avec soin, il fut résolu que dès qu'Aronce serait guéri, il irait à Pérouse, et qu'il n'oublierait rien pour se faire aimer de Mézence et de toute sa Cour. Qu'en attendant, il s'assurerait tous les amis de Porsenna et les préparerait à s'unir et à prendre les armes s'il en était besoin ! Qu'on entretiendrait quelque intelligence dans Clusium, que la Princesse des Léontins ferait ce qu'elle pourrait pour engager Tiberinus à servir Aronce, quand l'occasion s'en

présenterait, et que pour le pouvoir mieux faire, elle serait suppliée de vouloir quitter son humeur solitaire pour aller à Pérouse dès qu'Aronce serait en état d'y aller. Si bien que, dès que ce conseil secret fut tenu, les amis de Porsenna se séparèrent et furent chacun de leur côté exécuter ce qui avait été résolu, à la réserve de Nicius et de Marcia qui demeurèrent cachés chez Sicanus jusqu'à ce qu'il fût temps qu'ils se montrassent pour pouvoir servir à la reconnaissance d'Aronce.

Cependant, ce prince avait une douleur étrange de ne pouvoir rien apprendre de Clélie, et il était, de plus, en un embarras terrible pour ce qui regardait le Prince de Numidie. Mais malgré toutes ces inquiétudes qui devaient retarder sa guérison, il guérit pourtant beaucoup plus promptement qu'on ne l'avait espéré. Le Prince de Numidie se porta lui aussi mieux qu'on n'avait pensé, si bien que Célère ne voyant plus rien qui pût empêcher ces deux rivaux de se voir, s'en trouva assez inquiété, car il savait que le Prince de Numidie ignorait la passion d'Aronce pour Clélie, et qu'il mourait d'envie d'entretenir son ami de celle qu'il avait dans l'âme. Il savait, au contraire d'Aronce, qu'Aderbal aimant celle qu'il aimait, il ne le pouvait plus aimer. Il jugeait même qu'il y aurait du danger à apprendre au Prince de Numidie la vérité de la chose, et à confier le secret d'un rival à un rival ! Joint qu'il était encore persuadé que cette confiance serait inutile et que quand Aderbal aurait su et la qualité, et l'amour d'Aronce, il n'aurait pas changé de sentiments pour Clélie. De sorte que le conseil qu'il donnait à Aronce était de déguiser ses sentiments avec ce prince, car enfin, lui disait Célère, « que vous importe qu'Aderbal aime Clélie, tant qu'il ne la verra pas et qu'il ne saura pas seulement où elle est ? Souffrez donc qu'il vous raconte son amour pour elle, et, pour l'éloigner de vous, souffrez même que je lui donne quelque faux avis de Clélie afin qu'il l'aille chercher, et que vous soyez délivré de la peine que sa présence vous va donner.

- Quoi ? Célère, me dit-il, vous croyez que je puisse souffrir qu'Aderbal me vienne conter qu'il aime Clélie, qu'il l'aimera toujours, qu'il a dessein de la chercher par toute la Terre, de l'arracher d'entre les bras d'Horace, et de ne la céder à personne ! Quoi ! Célère ! vous voudriez que j'allasse souffrir que vous l'éloignassiez de moi par un faux avis, et que vous le rapprochassiez peut-être de Clélie ? Puisque nous ne savons où elle est, qui vous a dit que vous ne l'enverriez pas du côté où il la pourrait trouver ? Non, non, Célère, ajouta-t-il, j'ai bien des sentiments plus bizarres ! Car encore qu'il y ait des instants où je voudrais ne voir jamais le Prince de Numidie puisqu'il est mon rival, je ne laisse pas de ne vouloir point le perdre de vue, jusqu'à ce que je sache où est Clélie. Cependant, j'ai une répugnance horrible à lui déguiser mes sentiments et je ne sais pourtant ni comment les lui dire, ni même s'il est à propos de les lui faire savoir. C'est pourquoi, il faut, s'il vous plaît, laisser la chose au hasard car peut-être quand je le verrai, lui dirai-je ce que je ne crois pas être capable de lui dire.»

Et en effet Madame, deux jours après cette conversation, quoique le Prince de Numidie fut beaucoup plus faible et plus incommodé qu'Aronce, il vint à sa chambre lui rendre une visite et il y vint si inopinément que personne ne sachant qu'il y dût aller, il trouva Aronce seul, car j'étais alors avec la Princesse des Léontins et Aurélie. Vous pouvez vous imaginer aisément quelle fut la surprise d'Aronce ! Il le reçut pourtant civilement mais ne répondit pas avec sa franchise ordinaire aux caresses que le Prince de Numidie lui fit. Il voulut toutefois commencer de le remercier de la peine qu'il prenait de le venir voir, mais Aderbal l'interrompant obligeamment : « Non, non ! lui dit-il, mon cher Aronce, il ne faut point me remercier de ce que je fais et si vous saviez bien mes véritables sentiments, vous devriez peut-être vous en plaindre car enfin, la visite que je vous rends n'est pas une simple visite d'amitié, puisque l'amour que j'ai pour Clélie la partage avec l'affection que j'ai pour vous, et que je ne vous cherche pas moins pour vous faire le confident de ma passion, que pour être celui de la tristesse que je vis sur votre visage quand vous me fîtes la grâce de me visiter, aussi bien que de celle que je vois encore dans vos yeux !

- Seigneur, reprit froidement Aronce, je suis si peu en état d'être le confident de votre amour, que, si vous m'en croyez, vous ne me choisirez pas pour cela.

- Vous avez pourtant tout ce qu'il faut pour en être un très agréable et très fidèle, répliqua Aderbal, car vous avez infiniment de l'esprit, vous avez le cœur tendre, vous connaissez Clélie aussi bien que moi, vous avez de l'amitié pour elle et vous m'aimez sans doute encore puisque l'absence n'a pas diminué l'affection que j'ai pour vous ! Je veux juger de votre cœur par le mien et croire que vous m'aimez autant que je vous aime, que je puis vous confier tout le secret de mon âme et vous découvrir même toutes mes faiblesses.

- Il est certain Seigneur, reprit Aronce, que j'ai le cœur tendre et que je connais Clélie, mais hélas ! ajouta-t-il par un excès d'amour, de sincérité et de jalousie tout ensemble, il n'est pas également vrai que j'ai de l'amitié pour elle.

- Quoi ? reprit Aderbal, il serait arrivé quelque changement entre vous et vous pourriez haïr cette admirable personne ?

- Non Seigneur, répliqua-t-il, mais je l'aime comme vous l'aimez ! Jugez après cela si je puis être votre confident et si je puis vous donner une preuve plus héroïque de mon amitié que celle que je vous donne, en vous apprenant que j'ai de l'amour pour Clélie !

- Ha ! Aronce ! s'écria le Prince de Numidie, cette preuve d'amitié est bien cruelle car enfin, puisque vous aimez Clélie, je ne demande plus pourquoi je n'en ai pu être aimé ! »

Après cela Aderbal se tut et fut quelque temps sans parler, cependant Aronce sentit alors quelque chose qui le consola, de pouvoir penser que son rival ne le regarderait plus comme le confident de son amour. De

sorte qu'en étant devenu plus hardi : « Je ne sais Seigneur, lui dit-il, si vous devez m'accuser d'être cause que Clélie n'a pas reconnu votre affection, mais je sais bien que je ne suis pas heureux et que selon toutes les apparences, je ne le serai de longtemps. J'ai pourtant cru que connaissant votre générosité, je devais vous dire ingénument que j'aimais Clélie dès que j'étais à Carthage, que je l'ai aimée à Capoue et qu'ayant eu le bonheur de rendre quelques services considérables à Clélius, il m'a donné Clélie que j'étais près d'épouser, lorsqu'un effroyable tremblement de Terre nous sépara. Ainsi pouvant raisonnablement la regarder comme étant à moi, puisque Clélius et Sulpicie me l'ont donnée et qu'elle ne s'est pas opposée à leur volonté, j'ai cru que je devais vous apprendre l'état des choses et que je manquerais à l'exacte générosité si je vous déguisais mes sentiments.

- Quoi ? Aronce, lui dit alors Aderbal, Clélie vous a été promise par Clélius et par Sulpicie ? Et Clélie elle-même s'est donnée à vous ?

- Oui Seigneur, reprit-il, et c'est ce qui me rend encore plus misérable

- Mais vous savez donc que vous êtes Romain ? reprit Aderbal, car quand elle était à Carthage, Clélius ne la voulait donner qu'à un Romain et il parlait comme un homme qui l'aurait refusée à tous les rois de la Terre, pour la donner à un simple citoyen de Rome !

- Il est vrai, répliqua Aronce, que la chose était ainsi quand nous étions à Carthage, mais il est vrai aussi que quoique je ne sois pas Romain, je n'ai pas laissé d'être en état de me voir heureux si la Fortune l'eût voulu.

- Après ce que vous venez de m'apprendre, répliqua Aderbal, je sais bien ce que je devrais vous dire ! Mais à vous parler sincèrement Aronce, je ne sais si je vous le dirai et je me trouve si malheureux de trouver mon rival en la personne de mon ami et d'apprendre que je ne puis raisonnablement prétendre plus rien de Clélie, que je n'oserais répondre de mes sentiments et j'en suis si peu maître, ajouta-t-il en se levant, que de peur de dire quelque chose dans les premiers transports de ma douleur dont je me repentirais toute ma vie, il faut que je vous quitte sans savoir quels seront mes sentiments quand je vous reverrai.

- Ha ! Seigneur ! reprit Aronce, votre vertu me fait honte ! Et ranimant la mienne, je veux faire tout ce que je pourrai pour être tout à la fois votre rival et votre ami.

- J'ai le même dessein, répliqua le Prince de Numidie, mais je ne sais si je le pourrai exécuter et si je ne serai pas tout à la fois et le plus misérable, et le moins généreux.»

Après cela, Aderbal se retira sans savoir lui-même quels étaient les sentiments qu'il avait pour Aronce car il était si affligé d'avoir appris qu'il ne pouvait raisonnablement prétendre plus rien de Clélie, qu'il n'était pas maître de son esprit. Aronce de son côté ne pouvait s'empêcher d'être marri d'avoir un rival si honnête homme, néanmoins, comme Horace était alors le plus légitime objet de sa haine et qu'il ne voyait

nulle apparence qui pût vraisemblablement lui faire craindre que le Prince de Numidie lui pût jamais nuire, sa vertu surmonta à la fin tous les mouvements d'aversion que son amour lui donnait pour ce prince et faisant un grand effort, il fut le visiter le lendemain, au matin. De sorte que le Prince de Numidie étant touché de la générosité de son rival et ne voulant pas lui céder l'avantage d'être plus généreux que lui, il le reçut avec beaucoup de civilité et il se fit entre eux une conversation si pleine de grands sentiments, qu'ils eurent de l'admiration l'un pour l'autre, quoiqu'ils sentissent dans leur cœur une agitation qui les portait secrètement plus à se haïr, qu'à s'aimer. Depuis cela, ces deux rivaux se virent encore à l'appartement de la Princesse des Léontins et à celui d'Aurélie, mais ils ne se virent plus sans témoin. Il est vrai qu'ils ne furent pas longtemps en puissance de se voir, car leur guérison entière avançant tout d'un coup, ils furent contraints de se séparer. Il fallut qu'Aronce allât à Pérouse pour commencer de travailler à la conservation de la vie du Roi son père. Le Prince de Numidie ne trouvant nul espoir raisonnable à avoir, prit la résolution de s'en aller errer par le Monde, sans chercher même Clélie puisqu'il n'y pouvait plus prétendre, et il la prit principalement afin de voir si en changeant de lieu il ne changerait point de sentiment et ne retrouverait point le repos qu'il avait perdu. Mais comme il lui eut été difficile de dire adieu à son rival d'une manière dont sa vertu eut été satisfaite, il ouvrit son cœur à Célère qui, étant bien aise que deux si grands princes ne se brouillassent point, approuva l'intention qu'il avait de partir sans voir Aronce qui se voyait sur le point d'aller à Pérouse, et se trouvait dans un assez grand embarras. Comme il ne savait où était Clélie, il eut volontiers souhaité, quoique la vue d'un rival ne soit pas agréable, que le Prince de Numidie y eût été aussi bien que lui, mais il ne fut pas à la peine de lui faire cette proposition, parce qu'Aderbal fut trouver, le même soir, Sicanus et Aurélie pour leur dire adieu et pour leur rendre grâce de l'assistance qu'il avait reçue chez eux ; qu'ensuite il partit dès la première pointe du jour comme il avait donné ordre à son équipage. Il ne partit pourtant qu'après avoir laissé deux lettres, avec ordre qu'on les donnât à Célère. La première était pour Clélie et la seconde était pour lui, conçue en ces termes :

> *Je vous ai vu si obligeamment touché de mon malheur, quoique vous soyez le plus cher des amis de mon rival, que je ne fais nulle difficulté de vous demander une grâce. Il est vrai que c'est une grâce d'une étrange nature, puisque je souhaite ardemment que vous ne me la puissiez jamais rendre. Je vous conjure donc de vouloir garder la lettre que je vous envoie pour l'admirable Clélie, mais, afin que la fidélité que vous devez à mon rival, ne soit pas offensée de cette commission que je vous donne, je ne vous oblige à la rendre à cette merveilleuse fille, que lorsqu'elle aura rendu mon rival heureux. Après cela, j'ose espérer que vous ne refuserez pas de me*

rendre un office que je ne vous demande que lorsque la Fortune m'aura mis en état de mériter la compassion de mon propre rival. Je ne vous dis rien pour lui car, que vous pourrait dire un homme qui trouve en la personne d'Aronce, tout ce qui peut causer une grande amitié et une grande haine ? Adieu, plaignez-moi puisque vous le pouvez sans offenser votre ami et croyez que vous ne pourrez jamais plaindre personne qui mérite plus d'être plaint que je le mérite.

Quand Célère eût reçu et lu cette lettre, il en fut fort surpris et il le fut d'autant plus que celle qui s'adressait à Clélie était cachetée. Néanmoins, comme il ne l'obligeait à la lui donner que lorsqu'Aronce serait heureux, il ne trouva pas de scrupule à accorder cette sorte de grâce au rival de son ami. Comme il rêvait à cette aventure, Aronce entrant inopinément dans sa chambre sans qu'il l'entendît entrer, vît sur la table la lettre d'Aderbal pour Clélie, si bien qu'en étant fort surpris, il demanda avec précipitation à Célère s'il savait où elle était et d'où venait que le Prince de Numidie lui adressait cette lettre, car il en connaissait l'écriture. De sorte que Célère voyant l'agitation de son esprit et Aderbal ne l'ayant pas obligé à ne parler point à Aronce de la prière qu'il lui avait faite, lui donna à lire la lettre que ce malheureux amant lui avait écrite, et qui lui apprît qu'il était parti, car il n'en savait encore rien. Si bien qu'Aronce se remettant peu à peu en la lisant : « Hélas ! Célère, lui dit-il après l'avoir lu, que je crains que vous ne donniez jamais la lettre de mon rival à Clélie, puisque vous ne la lui devez rendre que quand elle m'aura rendu heureux ! » Mais à peine eut-il dit ces paroles, qu'un nouveau trouble s'emparât de son esprit et il s'affligea de l'absence d'Aderbal dans la pensée que peut-être, le hasard lui ferait-il trouver Clélie. Néanmoins, Célère lui dit tant de choses, qu'il le persuada que l'absence d'Aderbal lui était avantageuse, « car enfin, lui dit-il après plusieurs autres raisons, je ne sache rien de plus insupportable que de voir éternellement un rival, que la vertu veut qu'on aime et que l'amour veut qu'on haïsse !

- Vous avez raison Célère, lui dit-il, mais ce n'est pas la première fois que la passion que j'ai dans l'âme m'a fait penser des choses déraisonnables ».

Pendant que ce prince parlait de cette sorte, il tenait la lettre de son rival pour sa maîtresse et la regardait comme s'il l'eut voulu pénétrer par l'activité de ses regards, ce qui l'empêchait de la pouvoir lire, puis tout d'un coup, la rendant à Célère : « De grâce ! lui dit-il, reprenez cette lettre, de peur qu'une curiosité jalouse ne me forçât de l'ouvrir ! Et pour porter la fidélité aussi loin qu'elle peut aller, je veux être fidèle à un malheureux rival, quelque envie que j'ai de voir ce qu'il dit à Clélie. »

Et en effet, Célère reprenant la lettre d'Aderbal, la serra et dit à son ami qu'il se serait opposé à sa curiosité s'il l'avait voulu ouvrir. Ensuite de quoi, Sicanus étant arrivé et leur ayant appris que la Princesse des

Léontins se préparait à aller le lendemain à Pérouse pour tâcher de servir Aronce, ils furent tous ensemble à son appartement où Célère raconta ce qui venait d'arriver, leur montrant même la lettre du Prince de Numidie, exagérant fort, ensuite, le pouvoir qu'Aronce avait eu sur lui-même de ne vouloir pas ouvrir celle que son rival écrivait à Clélie, quoiqu'il en eût une envie étrange. « Si je pouvais estimer davantage Aronce que je ne l'estime, répliqua la Princesse des Léontins, je le ferais sans doute, car je ne trouve rien de si louable que la fidélité, principalement quand on la garde en certaines choses où il est aisé d'être infidèle ou agréable de l'être et où l'on pourrait même trouver des excuses, et beaucoup d'exemples, pour autoriser l'infidélité. Car combien y a-t-il de personnes qui ne font scrupule aucun d'ouvrir toutes les lettres qui passent par leurs mains et qui apportent un soin extrême à savoir les ouvrir et les refermer sans qu'on s'en aperçoive ? Qui apprennent soigneusement toutes les manières dont on le peut faire et qui ont une curiosité si universelle pour toutes sortes de lettres, qu'elles n'en peuvent jamais voir de formées sans avoir envie de les ouvrir ! »

Comme la Princesse des Léontins disait cela, Aurélie entra, et à peine fut-elle entrée que Sicanus, prenant la parole et s'adressant à la Princesse des Léontins : « Si vous voulez être bien instruite Madame, lui dit-il, de la force de la curiosité de celles qui aiment à ouvrir des lettres, vous n'avez qu'à obliger Aurélie à vous en parler, car elle connaît une très aimable femme, que vous connaissez aussi, qui lui avait donné cette maladie-là durant quelque temps, dans les premières années de sa vie. C'est pourquoi, comme elle vous en est mieux instruire que moi, je veux la laisser dans la liberté de vous dire comment elle s'en est trouvée, et comment elle en a été guérie.»

En effet, Sicanus qui avait à écrire à Pérouse s'en alla et laissa Aurélie à sa place. Elle la remplit admirablement car comme elle avait compris d'abord de quoi il s'agissait, elle demanda en souriant à la Princesse des Léontins s'il fallait ouvrir et refermer quelque lettre, « car si cela est, ajouta-t-elle, et que je ne l'ai point oublié, je puis vous rendre cet office mieux que personne au monde, quoique j'ai renoncé à me servir pour moi de cette dangereuse adresse, qui m'a donné autrefois tant de plaisir et tant de chagrin !

- Il ne s'agit pas d'ouvrir ni de refermer une lettre, répliqua la Princesse des Léontins, il s'agit de savoir si on doit condamner absolument ou excuser ces gens qui ont la curiosité d'en ouvrir, qui se moquent de ceux qui ont une fidélité scrupuleuse et qui ne voudraient pas ouvrir des lettres de leurs propres ennemis, quand même ils penseraient y avoir quelque intérêt.

- En vérité Madame, répliqua Aurélie, je suis encore fort propre à vous dire toutes les fausses raisons qu'allèguent ceux qui ont cette espèce de curiosité, car, cette amie qui me l'avait donnée et qui m'a si bien appris l'art de la contenter, me les a toutes apprises ! »

À peine Aurélie eut-elle dit cela, que la dame dont elle parlait entra. Elle demeurait à trois mille[1] du lac de Thrasymène[2], vis-à-vis de l'île des Saules, et elle venait assez souvent voir Aurélie ; elle avait même vu deux ou trois fois la Princesse des Léontins. Cette princesse n'avait pourtant jamais su la fantaisie qu'elle avait, d'aimer ouvrir des lettres, parce que l'occasion ne s'en était pas présentée. Dès qu'elle fut entrée, Aurélie qui connaissait son humeur et savait qu'elle entendait bien la raillerie, sans penser effectivement faire un grand mal en ouvrant toutes les lettres qui lui passaient dans les mains, se mit à lui dire qu'elle arrivait fort à propos pour aider à soutenir une bonne cause, « car enfin, lui dit-elle, comme je me suis vantée de savoir admirablement ouvrir et refermer des lettres, on m'a voulu persuader que je m'étais donné une peine qui ne me pouvait presque jamais donner un grand plaisir et on m'a même voulu faire croire que c'était faire une chose qui n'était ni équitable, ni généreuse.

- Pour équitable et pour généreuse, reprit cette dame qui se nomme Statilie, il ne me sera peut-être pas bien aisé de prouver fortement qu'elle l'est, mais pour plaisante, ajouta-t-elle, je soutiens qu'il n'y a rien de plus divertissant que de se rendre maîtresse des secrets de quelqu'un sans lui en avoir obligation, et sans qu'on s'en aperçoive, et je suis même persuadée qu'il y a toujours quelque sorte de plaisir à savoir ce que les autres ne savent pas, et ce que l'on ne sait point que l'on sache, de quelque nature que soit la chose.

- Pour moi, dit la Princesse des Léontins, je ne suis pas de votre sentiment ! Puisqu'il est vrai qu'il y a mille sortes de secrets qui ne me donneraient nulle curiosité.

- En mon particulier, ajouta Aronce, je n'ai jamais l'esprit touché d'une forte curiosité pour toutes les choses où je n'ai nul intérêt car comme je ne trouverais pas bon qu'on voulût pénétrer trop avant dans mon cœur, je n'entreprends pas de pénétrer dans celui des autres, et, bien loin d'ouvrir leurs lettres, poursuivit-il en souriant, je pense que je pourrais tenir leurs cœurs entre mes mains que je ne me mettrais pas en état de savoir ce qu'il y aurait, pourvu que celui de ma maîtresse et ceux de mes rivaux n'y fussent pas !

- Pour moi, répliqua Statilie, je n'en userais pas ainsi. C'est pourquoi, comme il est plus aisé d'ouvrir des lettres que des cœurs et que bien souvent en ouvrant les unes, on sait ce qu'il y a dans les autres, je ne perds jamais guère d'occasion de satisfaire ma curiosité. Mais afin qu'on ne m'accuse pas d'avoir une curiosité malicieuse, je puis assurer sans mensonge que quoique j'ai presque ouvert toutes les lettres qui ont passé dans mes mains, je n'en ai jamais fait de querelle à personne ni n'en ai rien redit qui pût nuire notablement à ceux qui les avaient écrites !

1- 1 mille = 1 500m, 10 mille = 15km.

2- Lac de Pérouse.

- Mais de grâce, dit alors la Princesse des Léontins, dites-moi donc à quoi vous sert d'ouvrir des lettres avec tant de peine et tant de soin, pour ne vous servir point de ce que vous y apprenez ? Car encore si vous n'essayiez que quelques galantes malices, je concevrais que vous pourriez trouver quelque plaisir à ce que vous faites ! Mais de se donner toute cette peine pour rien, j'avoue que je ne le comprends pas ! Premièrement, je pose pour fondement indubitable, que de cent lettres que vous ouvrirez, il n'y en aura pas une où vous ayez intérêt, ni où il n'y ait rien de divertissant à voir ! En effet, ceux qui veulent parler de vous, ne vous confient pas leurs lettres, ceux qui ont des intrigues de galanterie ne les font pas trop passer entre les mains de personne qui vous ressemblent, les affaires domestiques ne divertissent pas, les nouvelles générales ne sont pas une matière propre à cette espèce de curiosité puisque vous les savez aussi bien que ceux qui les écrivent, les compliments ordinaires ne vous donnent pas grand plaisir et, pour de belles lettres, on vous les montrerait quand vous ne les ouvririez pas ! Ainsi je conclus que vous faites la chose du monde la plus injuste, pour un fort petit plaisir. Et je crois si fortement qu'il ne doit rien y avoir de si inviolable que la fidélité des lettres, que quand j'en aurais une entre les mains qui viendrait d'un de mes ennemis et qui s'adresserait à quelque personne que je n'aimerais pas et qui ne m'aimerait point, je la lui rendrais sans l'ouvrir. Car enfin, la facilité qu'il y a à faire cette espèce de crime, fait que je suis persuadée qu'on ne le doit jamais commettre et qu'il n'y a rien qui doive être plus inviolable que les lettres !

- Pour moi, dit Statilie en riant, je crois qu'il doit être de cela comme du larcin à Sparte[3], où l'on ne punit que ceux qui dérobent si maladroitement qu'on les surprend en dérobant. De sorte que je conclus que quand on sait l'art de si bien ouvrir des lettres qu'on ne s'en aperçoive point, et qu'on sait, de plus, s'empêcher de dire ce qu'on y a appris en les ouvrant, il n'y a pas grand crime à en ouvrir.

- Mais quand il n'y aurait autre raison de vous en empêcher, reprit Aronce, sinon que bien souvent vous avez beaucoup de peine à ouvrir une lettre où vous n'apprenez rien, ne vous devriez-vous pas rebuter d'employer votre temps et votre peine inutilement ?

- Si cette aventure l'avait pu corriger, répliqua Aurélie, il y aurait longtemps qu'elle serait corrigée car il lui en arriva une, un jour, que je voudrais bien vous raconter si elle le voulait !

- J'y consens, dit Statilie, pourvu que vous enduriez que j'en raconte quelques-unes de celles qui m'ont accoutumée à ouvrir des lettres.

- Cela est si équitable, dit Célère, que je crois qu'Aurélie ne s'y opposera pas !

3- Sparte : Ville grecque, modèle de la cité aristocratique où les citoyens portent tous le nom d'Égaux.

- Je n'ai garde, répondit-elle, de m'opposer à ce qui peut excuser Statilie. Mais puisque je dois parler la première, poursuivit-elle en adressant la parole à la Princesse des Léontins, il faut que vous sachiez Madame, qu'il y a quatre ou cinq ans, il y avait une dame venue à Pérouse, qui était en concurrence de beauté avec Statilie. De sorte qu'après cela, vous concevrez aisément qu'elles ne s'aimaient pas trop. Je ne laisserai pourtant pas de vous dire en général, qu'elles avaient ensemble tout ce que peuvent avoir deux belles qui prétendent partager entre elles tous les cœurs d'une Cour fort galante, qui ne font autre chose que faire des usurpations continuelles l'une sur l'autre et qui ne peuvent jamais convenir des bornes de leurs empires.

- De grâce, interrompit Statilie, hâtez-vous de venir à l'endroit des lettres si vous voulez que je vous laisse faire votre récit !

- J'y viendrai bientôt, reprit Aurélie, mais il faut aussi que vous enduriez que je dise tout ce qui peut faire trouver que vous fûtes assez plaisamment attrapée ! Imaginez-vous donc Madame, poursuivit Aurélie en se retournant vers la Princesse des Léontins, que Statilie ayant pour cette prétendue rivale tout ce qu'il fallait avoir pour souhaiter fortement de savoir jusqu'à ses plus secrètes pensées, reçut une lettre par une voie détournée, qui ne s'adressait point à elle et qui s'était trouvée parmi d'autres lettres qu'on lui écrivait. Dès qu'elle en vit la suscription, elle connut qu'elle était de la main de cette dame qu'elle n'aimait pas et elle vit qu'il y avait au-dessus, le nom d'un homme qui était fort amoureux de Statilie et qu'elle soupçonnait alors de lui avoir fait une infidélité, parce que depuis quelque temps, ils se voyaient un peu moins assidûment qu'à l'ordinaire et qu'il voyait davantage cette autre dame. Si bien que raisonnant alors selon les sentiments qu'elle avait dans l'âme et selon les apparences, elle crut que c'était qu'il était devenu amoureux de cette personne, et elle en tira cent conséquences qu'elle croyait infaillibles, tirées sur des conjectures qu'elle croyait indubitables. Comme j'entrai alors dans sa chambre, elle me dit ce qui lui venait d'arriver, et la résolution qu'elle avait prise d'ouvrir cette lettre. « Mais, me disait-elle, il la faut ouvrir avec beaucoup d'art, car je ne veux pas que les deux personnes qui y ont intérêt sachent que je l'aurai vu. Au contraire ! en la rendant sans qu'on puisse soupçonner que je l'ai ouverte, j'agirai après de sorte que celle qui l'a écrite, pensera que son nouvel amant m'aura révélé son secret et pour celui à qui elle s'adresse, je tâcherai de lui faire croire que je sais ce qu'on lui a écrit par quelqu'un des autres amants de cette dame. C'est pourquoi il faut que j'apporte un soin tout extraordinaire à ouvrir cette lettre sans qu'on s'en aperçoive. »

Et en effet, Statilie, après avoir raisonné deux heures sur cette aventure et en avoir employé deux ou trois à ouvrir des lettres que nous cachetions exprès afin de voir laquelle de toutes les manières dont elle les ouvre était la meilleure, ouvrit enfin cette lettre qui lui donnait tant de chagrin, tant de colère et tant de curiosité. Mais, afin que vous puissiez mieux comprendre son étonnement, il faut que vous sachiez que cette

dame qui l'écrivait avait une très belle maison à la campagne, où il y avait un homme qui avait soin de faire travailler divers ouvriers qui y étaient alors, et que cet homme, par un cas fortuit étrange, portait le même nom de celui qui était amoureux de Statilie, quoiqu'il fût d'une condition bien différente. De sorte, qu'au lieu de trouver dans cette lettre des choses galantes et douces comme elle avait pensé, elle y trouva divers ordres qui regardaient les bâtiments de cette dame et ses jardins. En un endroit, elle marquait à celui à qui elle écrivait, qu'il ne manquât pas de faire planter des orangers ; en un autre, qu'il fit passer le ruisseau d'une fontaine le long d'une palissade de myrte et plusieurs autres choses qui n'avaient nul rapport avec tout ce que Statilie avait imaginé. Cependant, elle ne pensa jamais se désabuser et voulait toujours que ce fût quelque lettre d'intelligence, où il y avait quelque sens caché. Comme vous savez, depuis que cette fameuse Sybille qui était venue à Rome trouver Tarquin avait donné ces livres où il y a certains vers qu'on appelle acrostiches, parce qu'en prenant la première lettre de chaque vers, on trouve un sens parfait en les lisant de côté, et qu'il y avait beaucoup de gens qui s'étaient servis de cette invention, Statilie fut plus d'une heure à tourner cette lettre pour y trouver quelque sens selon sa pensée. Comme elle en était là, l'esclave qui la lui avait apportée avec beaucoup d'autres, vint la lui redemander et lui dire qu'elle s'adressait à un homme qui avait soin des bâtiments et des jardins de cette dame qu'il lui nomma. Si bien qu'ayant approfondi la chose, il se trouva que tous les raisonnements que Statilie avait faits sur cette lettre étaient malfondés, qu'elle avait pris une peine fort inutile et qu'elle n'avait rien appris de ce qu'elle voulait savoir. Du moins, reprit Statilie, tirai-je alors cet avantage de ma curiosité, que je sus qu'il n'y avait rien à savoir, car si j'eusse baillé cette lettre sans l'avoir, j'eusse cru toute ma vie que cette personne avait écrit une lettre de galanterie et que ce prétendu galant était un infidèle. Mais Madame, ajouta-t-elle, pour vous apprendre par quelle aventure j'ai commencé à vouloir ouvrir des lettres, vous saurez que la première personne que j'ai aimée est la plus artificieuse fille qui fut jamais ! Et qu'après lui avoir rendu mille marques d'amitié, je fis un petit voyage à la campagne qui dura huit jours, où nous fûmes presque toujours seules, avec une tante qui est ma parente. De sorte que dans cette solitude, nous étions continuellement ensemble. Comme il n'est rien de si doux en l'amitié que de se dire tout ce que l'on pense des gens qu'on connaît, vous saurez que nous parlâmes de tout ce que nous connaissions de gens au monde, et que nous ne parlâmes de personne dont elle ne me demandât ce que j'en pensais. Si bien qu'étant naturellement assez ingénue et l'aimant tendrement, je lui dis effectivement tout le bien et tout le mal que je pensais de tous ceux qu'elle me nommait, sans lui déguiser mes plus secrets sentiments.

Cependant, comme je m'en retournai à Pérouse et que je la laissai à la campagne, elle me chargea de vingt lettres différentes. Elle m'en montra même plusieurs devant que de les cacheter, sans que je soupçonnasse qu'il pût y avoir rien dans celles qu'elle ne me montrait pas où je

puisse avoir intérêt, car, elle agit avec tant d'adresse, que je crus qu'elle me les eut toutes montrées si j'eusse voulu. Si bien que me chargeant volontiers de toutes ces lettres, dès que je fus à Pérouse, je ne songeai qu'à les faire donner. Mais le hasard ayant fait qu'il s'en était décacheté une, j'avoue que je ne pus me résoudre à la recacheter sans la voir. Il se trouva que c'en était une de celles que je n'avais pas vues, et qu'elle s'adressait à un homme qui ne me haïssait pas en ce temps-là et qui était son parent. De sorte que comme je lui avais dit beaucoup de bien de lui, sans en dire aucun mal, je trouvai qu'elle lui apprenait dans cette lettre tout ce qu'elle savait à son avantage, et qu'elle le lui apprenait d'une manière à lui donner les plus grandes espérances du monde. Si bien que rougissant de colère et de dépit, et trouvant ce que je ne pensais pas trouver, je me résolus d'ouvrir toutes les lettres que je n'avais pas vues et certes ! je ne m'en repends pas, quoiqu'elles me donnassent une extrême colère. Je trouvai dans une qui s'adressait à une de ces femmes qui ont autant de mauvaises qualités que de bonnes, qu'elle lui marquait la plus grande partie de ce que je lui avais dit d'elle ! Je trouvai dans une autre, une raillerie assez fâcheuse qu'elle faisait de moi et je découvris enfin, que c'était la plus artificieuse fille de la Terre, et la moins digne de mon amitié. De sorte que dans les premiers mouvements de ma colère, je lui renvoyai toutes ses lettres ouvertes et je fis un vœu solennel que j'ai fort religieusement observé, qu'il ne passerait jamais de lettres en mes mains que je ne les visse, pour ne me voir plus exposée à la cruelle aventure que j'avais évitée par bonheur et en effet, depuis cela, je me suis si bien trouvée de ma curiosité, que je ne m'en saurais repentir.

- Je vois bien sans doute, reprit la Princesse des Léontins, que vous avez trouvé l'invention de n'être plus trompée, mais ne trouvez-vous pas plus fâcheux de vous pouvoir reprocher que vous trompez les autres, que de reprocher aux autres qu'ils vous trompent ?

- Comme j'ai éprouvé les deux, répliqua Statilie en riant, je puis en parler par expérience et vous assurer Madame, qu'il est beaucoup moins fâcheux en ces rencontres de tromper les autres, que d'être trompée par eux. Véritablement, poursuivit-elle, si je me pouvais reprocher d'avoir fait une méchanceté effective, je serais au désespoir, mais dans les sentiments que j'ai eus en ouvrant des lettres, je ne crois pas que je sois fort criminelle. Car, s'il n'y a rien de considérable, je ne fais mal à personne, s'il y a quelque chose de plaisant qui ne me regarde point, je me contente d'en rire en particulier et s'il y a quelque chose de fâcheux où j'ai intérêt, je ne fais mal qu'à ceux qui m'en ont voulu faire, ainsi je conclus que de toutes les malices que l'on peut commettre, celle dont je parle est la moins criminelle, la plus aisée à faire, et la plus divertissante.

- Quelque esprit que vous ayez, reprit la Princesse des Léontins, vous ne me persuaderez pas que ce ne soit une dangereuse habitude à prendre que celle d'ouvrir des lettres ! Et je suis si persuadée que c'est choquer la justice et la générosité, que je soutiens que c'est violer toutes sortes

de droits et qu'il est même en quelque façon, moins étrange de prendre le bien d'autrui, d'usurper des royaumes, de se venger de ses ennemis par le fer et par le poison, que de manquer de fidélité en ces sortes de choses. Car en prenant le bien d'autrui, on est assuré de s'enrichir, en usurpant un royaume il est certain qu'on satisfait son ambition et en se défaisant de ses ennemis on est aussi assuré de goûter toute la douceur de la vengeance, mais en ouvrant des lettres ! On ne sait quel plaisir ni quelle utilité on en tirera, et on fait bien souvent plusieurs crimes inutilement, devant que d'en faire un qui serve, ni qui plaise. Cependant l'expérience fait voir qu'il y a beaucoup de gens qui s'en trouvent capables et il est même si aisé de s'y accoutumer, que je ne sais comment Aurélie a pu se corriger d'une si dangereuse habitude comme est celle que vous lui aviez donnée.

- Hélas, Madame, reprit Aurélie, il m'a été aisé de m'en corriger car je ne pense pas qu'on puisse jamais être punie plus sévèrement que je l'ai été de ma curiosité ! Mais je suis pourtant bien obligée à la charitable amie qui m'en punit et qui m'en corrigea.

- Eh ! de grâce ! reprit la Princesse des Léontins, apprenez-nous ce qui vous a pu faire résoudre à ne vous servir plus de l'adresse que Statilie vous avait fait acquérir !

- Puisque vous le voulez savoir Madame, reprit Aurélie, il faut que vous sachiez qu'après avoir appris fort soigneusement de Statilie toutes les inventions qu'elle savait pour ouvrir des lettres, et avoir été cinq ou six jours ensemble à ne faire autre chose, après, dis-je, m'en être rendue fort adroite, je me servis de mon adresse en diverses occasions. Mais comme j'avais une autre amie que Statilie que j'aimais beaucoup et qui m'aimait tendrement, je lui fis confidence d'une lettre que j'avais ouverte, et je voulus lui apprendre ce que je savais. Comme c'est une personne un peu plus scrupuleuse en pareilles matières que Statilie, elle prit la résolution de me faire une malice pour me corriger d'une chose qu'elle ne croyait pas juste. Et en effet, je fus un mois entier que je ne faisais que recevoir des lettres par diverses voies et sur divers sujets, et qui s'adressaient à des gens de ma connaissance où je trouvais toujours quelque chose qui me fâchait, car comme la personne qui me les faisait écrire savait tout le secret de ma vie, elle conduisit sa malice si adroitement, que je brûlai plus de douze lettres après les avoir ouvertes, sans soupçonner qu'elle y eut nulle part. Cependant, j'étais dans un chagrin si terrible, que ne pouvant plus le cacher, je fus trouver cette charitable amie pour lui raconter ce qui m'était arrivé, car encore que j'aimasse fort Statilie, il y avait en ce temps-là, certaines choses dont je ne lui eusse pas parlé. Mais dès que je pensai me vouloir plaindre, celle à qui je me plaignais se moqua de moi et me dit que je ne méritais nulle compassion et que quiconque était malheureux par sa faute, ne devait point être plaint. « Hélas, lui répliquai-je, mon malheur n'est pas en ce que j'ai vu, il est en ce que l'on a écrit.

- Mais si vous ne l'aviez point voulu voir, me répondit-elle, cela ne serait point écrit pour vous et vous n'en auriez pas perdu votre belle humeur ! »

Ensuite elle voulut me persuader que ce qui m'arrivait était une punition de ma curiosité, mais je ne l'écoutai pas. De sorte qu'elle ne douta point que je n'ouvrisse encore la première lettre qui me passerait par les mains. Et en effet, dans le dessein qu'elle avait de me guérir, elle en écrivit une, qu'elle s'adressait à elle-même, quoiqu'elle fût effectivement pour moi, et qu'elle fit passer par mes mains s'imaginant que j'ouvrirais aussi bien une lettre qui serait pour elle, que pour une autre. Je reçus donc cette lettre que je crus qui s'adressait effectivement à mon amie. Je ne laissai pourtant pas de l'ouvrir comme elle l'avait espéré, mais Madame, j'eus une étrange confusion, lorsqu'après l'avoir ouverte je connus qu'au lieu d'être pour cette personne elle était d'elle et écrite pour moi, et j'en eus encore bien davantage lorsque je vins à la lire. Car Madame, tout ce qu'on peut dire pour exagérer ce qu'il y a de mauvais à ouvrir des lettres et pour m'en faire honte, était dans celle-là qui était fort belle et fort longue et qui concluait, enfin, que c'était une chose qui ne pouvait être excusable que lorsqu'elle était faite par un sentiment de jalousie. « De sorte, me disait-elle à la fin de cette lettre, que si vous voulez vous justifier auprès de moi de cette dangereuse habitude que vous avez, il faut que vous vous accusiez de deux autres choses à la fois : Que vous avouiez que vous avez de l'amour et de la jalousie, et que l'intérêt que vous prenez pour quelqu'un fait que vous cherchez continuellement ce que vous ne voulez pas trouver. »

Voilà donc Madame, quel fut le remède qui me guérit de ma curiosité, car il est certain que dès ce moment-là, je me promis à moi-même de n'ouvrir plus jamais de lettres ! Je fus si touchée des raisons de ma généreuse amie que je fus la trouver pour lui dire la résolution que j'avais prise. Si bien que pour m'en récompenser, elle m'avoua que toutes les lettres qui m'avaient donné tant d'inquiétude, ne m'avaient été écrites qu'afin de me corriger. Mais pour Statilie elle n'en a pas fait autant, car encore qu'elle sache bien qu'on ne saurait m'adresser une lettre qui ait été ouverte que je ne m'en aperçoive parce qu'elle m'a appris toutes les manières dont on peut les ouvrir, elle n'a pas laissé diverses fois en sa vie, d'ouvrir des lettres qui s'adressaient à moi et de se donner la peine de les refermer. »

Après cela, Statilie s'entendant railler admirablement, se défendit fort ingénieusement contre toutes les solides raisons que la Princesse des Léontins, Aronce, Aurélie et Célère lui dirent. Elle fut pourtant contrainte d'avouer qu'ils avaient raison, qu'elle avait tort ! Mais, elle le leur avoua, en leur protestant qu'elle aurait tort toute sa vie et qu'elle ne se corrigerait jamais. Après quoi, sa visite étant finie, elle s'en alla et la Princesse des Léontins continuant de louer Aronce de la fidélité qu'il avait même pour son rival, il se lia entre eux une amitié très solidement établie.

En effet, cette princesse fut à Pérouse suivant sa promesse, Aurélie y fut aussi. Pour Sicanus il demeura avec Nicius et Marcia à donner divers ordres secrets pour appuyer Aronce quand il en serait temps. Cependant, comme Aronce se trouva en état d'aller et d'agir, et que l'intérêt du Roi son père, le sien propre et celui de son amour, voulaient qu'il allât le plus vite qu'il pourrait auprès de Mézence, il y fut deux jours, après que la Princesse des Léontins fut partie de l'île des Saules. Il y fut reçu avec tant d'honneur, que Mézence le fit loger dans son palais et voulut que tout le monde le regardât comme un homme à qui il devait la vie. Si bien que comme c'est la coutume de toutes les Cours, Aronce ne fut pas plutôt regardé favorablement de ce Prince, qu'il le fut aussi de tous ceux qui l'approchaient. Bianor et Tiberinus même, lui firent tous les honneurs imaginables. Joint que comme Aronce était infiniment aimable, il était assez aisé de l'aimer. Aussi Mézence en eut-il le cœur si touché qu'il disait tout haut, quelques jours après qu'il fut à Pérouse, que quand il n'eut pas dû la vie à Aronce, il n'aurait pas laissé de l'aimer tendrement, et de le juger digne de sa première faveur. Ces paroles avantageuses qui furent reportées à Tiberinus, lui mirent dans le cœur beaucoup de jalousie envers la faveur naissante d'Aronce, de sorte que pour l'éloigner honnêtement, il disait à Mézence qu'il lui était honteux de retenir si longtemps cet étranger dans sa Cour, et qu'il devait se hâter de lui faire quelque présent magnifique, afin de ne l'empêcher pas d'aller où ses affaires l'appelaient. Mais comme Mézence avait de l'esprit, il connut d'abord le sentiment jaloux de Tiberinus et sans lui répondre précisément, il lui dit qu'il ferait bientôt ce qu'il devait.

Cependant, la Princesse des Léontins qui par une générosité extrême voulait servir Aronce, se contraignait à recevoir un peu mieux Tiberinus qu'à l'ordinaire, et tâchait de l'obliger à aimer Aronce. Elle entretenait même soigneusement l'amitié qu'elle avait déjà faite avec tous les Grands de cette petite Cour et il n'y avait presque point de jour qu'il n'y eut quelque conférence secrète chez elle, des amis de Porsenna et de Galerite, et que Sicanus et les autres qui agissaient pour Aronce, n'envoyassent lui dire ce qu'ils avaient fait chacun de leur côté. Mais ce qui affligeait extraordinairement Aronce était qu'il n'apprenait rien de Clélie, quoique par les ordres de Mézence on l'eût soigneusement cherchée dans tous les lieux où s'étendait sa puissance. Si bien que ne pouvant alors partir de Pérouse à cause de l'état où était le Roi son père, et ne sachant même où la chercher, il résolut en attendant qu'il pût disposer de lui, d'envoyer secrètement dans les villes qui étaient alors ennemies de Rome, car il jugeait bien qu'Horace qui était mal avec Tarquin, ne pourrait chercher de retraite plus assurée que chez ses ennemis. Si bien qu'exécutant ce dessein-là, il envoya dans tous les lieux où il pouvait espérer d'en apprendre quelque chose, après quoi, il se donna tout entier à songer à sauver la vie de Porsenna. Car enfin, Mézence qui avait dans la fantaisie de vouloir avoir un successeur et de vouloir marier sa fille puisqu'il n'avait point d'enfant, accusait Porsen-

na de l'avoir voulu faire assassiner et l'accusait même avec quelque sorte d'apparence. En effet, celui qui l'avait voulu tuer, et qu'Aronce avait tué, était un ami de ce roi prisonnier et si sa vertu n'eut pas été généralement connue de tout le monde, on eut pu croire que le désir de la liberté l'eût pu faire se résoudre à consentir à cette lâche action. De sorte que Mézence trouvant quelque apparence de l'accuser d'un semblable crime, l'en accusa et l'on commença de procéder contre lui comme contre un criminel. Aronce avait alors la familiarité tout entière de Mézence, et il lui parla un jour de cette accusation, lui disant qu'il ne croyait pas qu'elle fut bien fondée, et qu'il le conjurait de faire une sérieuse réflexion sur une affaire si importante. « Quoi, Aronce ! lui dit Mézence, vous avez donné la mort à celui qui voulait m'ôter la vie sur les ordres de Porsenna ! Vous voudriez sauver la vie à celui qui m'a voulu faire donner la mort ?

- Seigneur, reprit Aronce, je veux vous empêcher de faire une chose dont vous vous repentiriez après inutilement ! S'il est permis à un malheureux inconnu, à qui vous avez fait la grâce de donner la liberté de vous parler sans déguisement et de vous dire effectivement ce qu'il pense, je vous avouerai ingénument que je ne trouve rien qui doive être de plus grande considération à un prince souverain, que de bien regarder de quelle façon il agit avec ceux de sa condition car s'il les met lui-même au rang des autres hommes, il perd ses propres privilèges et se met en état de souffrir un jour ce qu'il fait endurer aux autres. C'est pourquoi Seigneur, ne précipitez rien pour ce qui regarde Porsenna et faites quelque distinction entre un grand roi, et un simple sujet.

- Ce que vous dites est sans doute prudent et généreux, répliqua Mézence, mais la vie de Porsenna fait un si grand obstacle à tous mes desseins que puisque la Fortune m'a donné un juste sujet de le perdre, je le dois faire, si je ne suis le plus imprudent de tous les hommes.

- Je sais bien Seigneur, reprit Aronce, que Porsenna est accusé mais je sais aussi qu'il n'y a nulle preuve contre lui. Vous avez sans doute été attaqué par un homme attaché à ses intérêts, poursuivit-il, mais vous le faites garder si soigneusement qu'il n'est pas croyable qu'il puisse avoir eu nulle participation d'un si terrible dessein. C'est pourquoi, prenez garde qu'en ne cherchant qu'un prétexte de perdre un innocent vous ne deveniez criminel et que vous ne donniez un juste sujet aux dieux de venger sa mort. Je vous demande pardon Seigneur, ajouta-t-il, de vous parler avec tant de hardiesse ! mais je prends un si grand intérêt à tout ce qui vous touche, que j'espère que mon zèle me rendra excusable auprès de vous.

- Je vous suis si obligé, repris Mézence, et je vous aime si tendrement, qu'il n'est rien que vous ne me puissiez dire et vous m'avez même plus d'obligation que vous ne pensez, ajouta-t-il, de l'amitié que j'ai pour vous. En effet, vous ressemblez si fort à l'homme du monde que je hais le plus, que je ne sais comment vous me pouvez être si agréable. Cependant j'ai à vous dire que je ne trouve pas étrange que vous parliez

comme vous faites, car vous êtes jeune, vous ne savez pas tous les divers intérêts de mon État et les secrètes raisons que j'ai de perdre Porsenna. C'est pourquoi, sans m'irriter de ce que vous me dites et sans me laisser pourtant persuader, je vous dis seulement que si je ne perdais Porsenna il me perdrait, qu'ainsi dans le choix de ces deux choses, il vaut mieux le perdre que de s'exposer à se perdre soi-même. »

Aronce eût encore répliqué à Mézence, si Tiberinus ne fût arrivé qui, les trouvant en une conversation si particulière, en eut une étrange augmentation de jalousie ! Il connut bien au visage de Mézence que cet entretien était fort sérieux et qu'il s'agissait même d'une chose fort importante. De sorte que ne pouvant s'empêcher d'en faire voir quelque chagrin dans ses yeux, Mézence qui s'en aperçut, s'en irrita, et pour punir Tiberinus de l'audace qu'il avait de trouver mauvais qu'il entretint Aronce, il lui dit peu de choses et continua de parler à ce prince. Si bien que Tiberinus en ayant un dépit extrême, sorti assez brusquement et fut chez la Princesse des Léontins. Cependant, Mézence ne continua plus de parler de Porsenna à Aronce, mais le pressa de lui vouloir dire précisément qui il était et d'où il venait. « Vous savez, lui dit-il, que je vous l'ai demandé plus d'une fois et que vous ne m'avez jamais répondu précisément,

- Il est vrai Seigneur, répliqua Aronce, que j'en use comme vous dites et je vous supplierai même que j'en use encore aujourd'hui ainsi, car enfin, diverses raisons font que je ne vous le dois pas dire, et tout ce que je puis est de vous assurer que dès que je le pourrai je vous le ferai savoir.

- Vous me parlez, répliqua Mézence, d'une façon qui m'embarrasse ! On dirait que vous êtes un de ces enfants exposés qui ne savent quelle est leur naissance !

- Non Seigneur, répliqua Aronce, je ne suis point de ceux qui ignorent leur condition, je sais que la mienne est très noble, mais je sais en même temps qu'il m'importe de ne la découvrir point, que certaines choses qui arriveront peut-être bientôt ne soient arrivées. »

Comme Aronce parlait ainsi, Bianor entra qui venait dire à Mézence qu'il avait appris diverses circonstances qui faisaient conjecturer que Porsenna avait su le dessein de celui qui l'avait voulu assassiner. Mais pendant que cela se passait ainsi au palais de Mézence, Tiberinus était chez la Princesse des Léontins à qui il faisait ses plaintes de la nouvelle faveur d'Aronce. «C'en est fait Madame, lui dit-il après plusieurs autres choses, je serai bientôt aussi mal avec mon maître qu'avec ma maîtresse et selon toutes les apparences, je vais être aussi malheureux en ambition qu'en amour, vu la nouvelle faveur d'Aronce.

- Pour vous ôter la moitié de votre malheur, reprit adroitement la Princesse des Léontins, suivez un conseil que je vais vous donner.

- Vous auriez parlé plus obligeamment, répliqua Tiberinus, si vous aviez dit seulement : faites ce que je vais vous commander.

- Quoi qu'il en soit, dit-elle, si j'étais en votre place, au lieu de m'opposer à la faveur naissante d'Aronce, je tâcherais de le mettre dans mes intérêts et de lui persuader même, avec adresse, qu'il me devrait une partie de sa faveur, c'est pourquoi comme je suis plus pratique que vous, ajouta-t-elle, je m'offre à faire cette liaison. Aussi bien ne comprends-je pas comment votre faveur pourrait durer si vous n'aviez quelqu'un qui fut dans les plaisirs de Mézence durant que vous êtes dans les affaires. Vous savez que ce prince, tout vieux qu'il est, a toutes les inclinations des jeunes gens et qu'ainsi durant que vous vous occupez à cent choses nécessaires et utiles pour vous, il faut qu'il ait quelqu'un qui l'occupe, qui le divertisse et qui lui tienne l'esprit en l'état où vous voulez qu'il soit. Choisissez donc Aronce pour cela. Il est jeune, il est étranger, et pas en état de faire des brigues dans la Cour, ni de vous nuire ! Et selon toutes des apparences, il se contentera de mener une vie infiniment agréable et de jouir de toutes les douceurs d'une faveur apparente, qui n'aura pourtant rien d'effectif que ce que vous lui en voudrez donner.

- Mais Madame, reprit Tiberinus, qui vous a dit qu'Aronce ne me chassera pas de la place que j'occupe, s'il entre plus avant dans le cœur de Mézence ?

- Si vous êtes en pouvoir de l'en chasser, répliqua la Princesse des Léontins, faites-le, mais prenez garde qu'en le voulant détruire vous ne vous détruisiez vous-même. Ou au contraire, en prenant l'autre voie que je vous propose, vous ne hasardez rien car en ne vous opposant pas à la faveur d'Aronce, et en le mettant dans vos intérêts, il pourra être que Mézence ne trouvant point de résistance à son inclination, se lassera de lui-même de ce qui le divertit aujourd'hui. Et si cela n'arrive pas, vous aurez toujours obligé Aronce ! De sorte que comme il paraît avoir de la générosité, il n'est pas croyable qu'il veuille se déshonorer par une ingratitude publique. C'est pourquoi, il faut que vous fassiez présentement tout ce que vous pourrez pour l'obliger. Mais il le faut faire principalement, poursuivit-elle, afin qu'on ne le regarde pas comme un nouveau favori et qu'au contraire, on regarde sa faveur comme un effet de la vôtre. »

La Princesse des Léontins dit encore plusieurs autres choses à Tiberinus, de sorte que comme il n'y a personne plus propre à persuader de quelque chose qu'une maîtresse, Tibérinus trouva toutes les raisons de la Princesse des Léontins extrêmement fortes et il se tint si heureux qu'elle voulut s'intéresser à sa fortune. Il lui dit qu'il la remettait entre ses mains et qu'elle dit à Aronce tout ce qu'il lui plairait. Si bien qu'Aronce étant arrivé comme ils en étaient là, elle se résolut, pour ne perdre point de temps, de faire la liaison entre Tiberinus et lui, devant qu'ils ne sortissent de chez elle. Mais pour la faire avec adresse et pour mieux tromper Tiberinus, elle ne vit pas plutôt Aronce que, prenant la parole : «Vous venez bien à propos, lui dit-elle, pour remercier Tiberinus de l'obligation que vous lui avez. Car enfin Aronce, pour ne vous rien déguiser, vous lui devez la plus grande partie de la faveur que vous avez auprès de Mézence. En effet, ajouta-t-elle, ce prince avait eu in-

tention de vous renvoyer avec un magnifique présent dès le lendemain que vous avez été ici, car comme ceux qui ont vu Porsenna à l'âge que vous avez disent que vous lui ressemblez extrêmement, Mézence aurait eu quelque peine à souffrir votre vue si Tiberinus n'eût, par adresse, surmonté cette aversion qu'il vous a cachée fort soigneusement, à cause de l'obligation qu'il vous a, mais qu'il n'aurait pu vaincre sans Tiberinus. C'est pourquoi j'ai cru qu'il était à propos de vous avertir de l'état des choses, afin que, vous attachant à la fortune de celui qui vous oblige, la vôtre en soit plus assurée. Comme Aronce savait les véritables sentiments de la Princesse des Léontins, il lui répondit avec autant d'adresse qu'elle en avait eu en lui parlant, si bien que Tiberinus parlant aussi selon l'intention de cette princesse, il se fit une liaison entre eux si grande, que Tiberinus découvrit à Aronce tout ce qui pouvait lui faire acquérir encore plus de pouvoir sur l'esprit de Mézence. Mais ce qu'il y eut de remarquable en cette occasion, fut que pour témoigner plus de confiance à Aronce, et l'engager plus dans ses intérêts, il lui dit que le principal de la chose était de songer à hâter la perte de Porsenna, car enfin dit-il, tant que ce prince sera vivant, Mézence lui-même est si mal assuré, que c'est établir une fortune chancelante que de la fonder sur la sienne en l'état qu'elle est. Aronce n'osa pourtant d'abord contredire ouvertement Tiberinus, de peur de se rendre suspect, de sorte que cette conversation finit par des protestations réciproques de ne se nuire point auprès de Mézence. Et en effet, ils agirent tous deux comme deux hommes qui avaient besoin l'un de l'autre. Tiberinus avoua même à Aronce l'amour qu'il avait pour la Princesse des Léontins et il comprit si bien qu'il lui était nécessaire de se l'acquérir s'il voulait se maintenir auprès de Mézence, qu'il n'oublia rien pour cela.

Les choses étant en ces termes, ceux d'Arezze et de Crotone firent une irruption si subite et entrèrent si avant dans les terres de celui qu'ils voulaient avoir pour ennemi, que Pérouse en fut alarmée et Mézence lui-même, tout fier et tout brave qu'il était, pensa abandonner la capitale de son État et se retirer dans une des îles du lac de Thrasimène, jusqu'à ce qu'il eût amassé quelques forces. Mais Aronce qui avait alors sa familiarité toute entière s'y opposa fortement et sut si bien lui persuader qu'en ces occasions il était très dangereux de fuir et de témoigner d'avoir de la crainte, qu'il se résolut à demeurer et à faire ce qu'il pourrait pour faire tête aux ennemis. Comme il avait toujours quelques troupes sur pied à cause qu'il n'avait jamais été tout à fait paisible possesseur de l'État du Roi de Clusium, il donna ordre qu'elles formassent un corps. Le peuple de Pérouse s'offrit de lui-même à sortir et Aronce supplia Mézence de lui permettre d'aller reconnaître les ennemis. Et en effet, il fut à la tête de deux cents chevaux seulement pour tâcher de savoir au vrai quelle était leur force. Il s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il défit un parti qu'il rencontra, et fit plusieurs prisonniers par où il sut le véritable état des choses. Si bien que retournant auprès de Mézence après avoir exécuté glorieusement ce qu'il avait entrepris, il l'exhorta à aller au-devant de ses ennemis. Et en effet, dès que ce qu'il

avait de troupes furent jointes et qu'on eut établi quelque discipline parmi tous ces nouveaux soldats qui s'enrôlaient pour défendre leurs maisons et leurs femmes, il sortit de Pérouse, suivi de Tiberinus, de Bianor, de tous les Grands de son État, et d'Aronce et Célère. Mais quelque nécessité qu'il eut de gens de guerre, il n'affaiblit pourtant point la garde de Porsenna, tant il avait de peur que ce prince ne lui échappât, et il n'affaiblit pas même celle de Galerite. Mais enfin, Mézence marcha vers ceux qui portaient la frayeur partout et qui étant maîtres de la campagne, vivaient comme dans un pays de conquête qu'ils voulaient ruiner pour le mieux assujettir. Comme Aronce savait qu'il lui imposait de se signaler en cette occasion et que Tiberinus, dans le fond de son cœur, n'était pas trop marri de l'exposer, il lui fut aisé d'obtenir le commandement le plus dangereux. Et en effet, ce fut lui qui commanda un petit corps détaché de tous les autres, destiné à battre l'estrade, à tous les périls et à toutes les fatigues de l'armée. Il est vrai que Célère fut le fidèle compagnon de ses aventures de guerre, comme il l'avait été de ses aventures d'amour. Cependant, Aronce s'acquitta si dignement de ce pénible emploi, qu'on peut dire qu'il sauva Mézence plus d'une fois, car, par sa diligence, il sut toujours le véritable état des ennemis et empêcha toujours qu'ils ne sussent celui où était ce prince.

Dès qu'il paraissait quelque corps détaché, il l'attaquait et le poussait et fit tant de glorieuses actions en cette rencontre que le nombre en paraissait incroyable si on les disait en détail. Mais enfin, après plusieurs jours où de part et d'autre on ne cherchait pas à en venir à un combat décisif, ils se trouvèrent également forcés à donner une bataille qui, quoiqu'elle ne fût pas donnée par de ces formidables armées dont la seule vue épouvante, ne laissa pas, s'il faut ainsi dire, d'être plus terrible que si ces deux armées eussent été plus nombreuses. En effet, lorsqu'une bataille se donne entre quatre ou cinq cent mille hommes, il y en a souvent une grande partie qui ne sont que les spectateurs du combat et la victoire se remporte bien souvent plutôt par une terreur panique ou par une déroute tumultueuse qui se met dans cette multitude où l'ordre est si difficile à garder, que par de véritables actions de valeur ou par la conduite des capitaines. Au contraire lorsque deux petits corps combattent, il n'y en a aucune partie inutile. Le péril est presque égal partout, la mort erre de rang en rang, tout agit, tout remue, tout combat, et ceux qui les commandent peuvent aisément en disposer selon leur volonté. On peut dire qu'ils sont les artisans de leur propre gloire puisque le hasard ne leur fait jamais guère remporter de ces sortes de victoires qui n'appartiennent point aux victorieux, et qui sont un pur effet du caprice de la Fortune, plutôt que de la véritable valeur, et de la prudente conduite.

Si jamais il s'est fait de grandes actions en peu de temps et entre peu de troupes, ce fut à la fameuse journée où Mézence se vit en état de périr, si la valeur et le bonheur d'Aronce ne l'en eussent empêché. En effet, ces deux petites armées ne furent pas plutôt en présence que sans

s'amuser longtemps à chercher leurs avantages, le combat commença, et commença avec la même ardeur et la même animosité qui est accoutumé d'être aux autres, lorsque la vue du sang et des morts des deux partis a mis la fureur dans le cœur de tous les soldats. D'abord l'aile droite de Mézence fut rompue et Bianor qui la commandait fut tué. Aronce, dont le corps avait été joint en cette occasion à celui que commandait Bianor, ayant pris sa place, fit changer de parti à la Fortune et, ralliant les troupes rompues, il rompit celles qui venaient de les rompre. D'autre part, Mézence s'étant étonné de voir que Bianor avait si peu résisté, avait retenu l'ardeur des siens en se retenant lui-même, si bien que les ennemis profitant d'un temps si favorable avaient percé le corps de la bataille où il était, de sorte que les affaires étaient en mauvais termes lorsqu'Aronce remarquant ce qui se passait, laissa Célère pour tenir les choses en l'état où il les avait rétablies. Il fut donc secourir Mézence menant seulement deux cents chevaux avec lui, ainsi redonnant cœur aux soldats par mille actions de valeur qu'ils lui virent faire, il arriva au lieu où était Mézence, mais il y arriva justement comme ce prince qui s'était trouvé abandonné des siens et environné d'ennemis, venait de se rendre et était leur prisonnier. Il est vrai qu'il ne le fut pas longtemps, car Aronce attaqua si vigoureusement ceux à qui il s'était rendu, que les vainqueurs devinrent les vaincus et furent contraints de laisser échapper un captif, dont la prise était si importante. De sorte que, comme si la Fortune eût voulu qu'Aronce eût eu toute la gloire de cette journée, il arriva encore qu'après avoir rétabli la bataille, il vit que Tiberinus qui commandait l'aile gauche avait besoin d'être soutenu, si bien qu'allant sans différer où la nécessité l'appelait, il changea son destin comme il avait changé celui des autres corps où il avait combattu, et mit la victoire partout. En effet, les ennemis perdant cœur après avoir perdu tous leurs avantages, il les rompit, et les défit si absolument, que ceux qui ne moururent point en cette sanglante journée, jetèrent leurs armes, et implorèrent la clémence des vainqueurs. Mais ce qu'il y eut de considérable en cette occasion, fut qu'encore qu'Aronce ne commandait qu'un petit corps, il commanda pourtant toute l'armée dès que Bianor fut mort, car sa rare valeur lui acquit un tel crédit sur l'esprit des soldats et des officiers, que tout le reconnut et tout lui obéit. Aussi Mézence, Tiberinus et tous ceux qui s'étaient trouvés à cette bataille, publiaient que lui seul l'avait gagnée. Célère s'y signala aussi hautement et se rendit digne par plusieurs grandes actions, de l'estime qu'Aronce avait pour lui. Cependant, comme le général des ennemis était mort et qu'il ne demeura aucune troupe ennemie sur pied, Mézence, après avoir laissé les siennes sous la conduite d'un vieux capitaine et donné ordre aux funérailles de Bianor, crût qu'il devait retourner à Pérouse pour rassurer ses peuples, de la certitude de sa victoire. De sorte que, comme Aronce ne voulait pas l'abandonner de peur qu'il n'entreprît quelque chose contre la vie de Porsenna, il s'en retourna aussi. Mais il s'en retourna si chargé d'honneur, que comme le bruit des grandes choses qu'il avait faites l'avait devancé, il y fut reçu

avec des acclamations qui donnèrent une jalousie terrible à Tiberinus et qui ne plurent pas trop à Mézence quelque obligation qu'il eût à Aronce et quelque amitié qu'il eût pour lui. Car enfin, comme la frayeur avait été fort grande à Pérouse, tout le monde le regarda comme le libérateur de la ville, si bien que sans parler ni de Mézence, ni de Tiberinus, on entendait que le nom d'Aronce. Toutes les rues étaient pleines d'une étrange multitude de gens qui se pressaient pour le regarder, comme s'ils ne l'eussent jamais vu. Ceux même qui l'avaient vu passer par une rue, couraient le devancer par une autre pour le revoir encore. Les femmes avec leurs enfants entre leurs bras, le leur montraient comme celui à qui ils devaient la vie de leurs pères, et la conservation de leur liberté, et il se fit des choses si glorieuses pour Aronce à son entrée dans Pérouse, que sa modestie l'en fit rougir.

Tiberinus dissimula pourtant la douleur secrète qu'il en avait, et fut chez la Princesse des Léontins dès qu'il eût conduit Mézence jusqu'à son palais. Mais il y fut avec un chagrin étrange, lui semblant qu'il lui était honteux de paraître devant une princesse dont il était amoureux, puisqu'il n'avait pas remporté la principale gloire de ce qui c'était passé. À peine y fut-il, qu'Aronce et Célère qui ne craignaient pas de l'interrompre parce qu'ils savaient les véritables sentiments de la Princesse des Léontins, y arrivèrent, si bien que Tiberinus faisant alors un grand effort pour se contraindre, commença de louer Aronce, qui l'interrompant modestement se mit à le louer lui-même et à parler peu après d'autre chose, demandant à cette princesse, comment Sextilie avait reçu la nouvelle de la mort de Bianor. « Elle l'a reçue, reprit-elle, avec beaucoup de douleur. On ne croit pourtant pas que ce soit tant par tendresse, que par un sentiment d'ambition car enfin, elle est si persuadée que Mézence fera mourir Porsenna et elle l'était si fort qu'il ferait épouser Galerite à son frère, qu'elle est inconsolable de sa mort. Comme Mézence est vieux, elle craint que sa fortune ne change étrangement s'il meurt sans avoir fait mourir le Roi de Clusium et sans avoir marié la Princesse sa fille, à quelqu'un qui dépende d'elle. Du moins, y a-t-il une personne qui se vante de bien savoir ses sentiments, qui a assuré à Aurélie que ce sont là les siens.»

Après cela, ils parlèrent de beaucoup d'autres choses, de sorte que comme il vint du monde, Tiberinus ne pût importuner la Princesse des Léontins de sa passion. Il est vrai qu'il en trouva l'occasion le jour suivant malgré qu'elle en eût, mais comme elle était infiniment adroite et qu'elle savait qu'il n'était pas temps de le maltraiter si elle voulait servir Aronce de qui elle attendait d'être puissamment protégée s'il pouvait être reconnu pour ce qu'il était, elle vivait avec lui avec une certaine civilité qui lui donnait de l'espérance, quoique ses paroles ne lui en dussent pas donner. Cependant, dès que la victoire d'Aronce eut établi le calme à Pérouse, Mézence songea à la perte de Porsenna et pensa en même temps tout de bon, à marier la princesse sa fille. Mais comme il ne pouvait songer à cette seconde chose que l'autre ne fût exécutée, il

commença de renouveler la perquisition qui avait déjà été faite contre Porsenna, pour l'assassinat qu'on avait voulu commettre en sa personne.

Tous les amis de ce prince étant avertis par Sicanus et Nicius, agissaient secrètement autant qu'ils pouvaient, pour se mettre en état de pouvoir empêcher un si grand malheur, et pour faire reconnaître Aronce qui se trouva alors dans une peine inconcevable. Il n'avait nulle nouvelle de Clélie, et l'honneur et la Nature ne voulaient pas qu'il quittât Pérouse, joint que, quand il l'aurait pu quitter, il ne savait où il devait aller chercher la personne qu'il aimait. De plus, quoiqu'il eût beaucoup de crédit sur l'esprit de Mézence, il connaissait bien que la haine qu'il avait pour Porsenna, était plus forte que l'amitié qu'il avait pour lui et il était même persuadé que s'il apprenait qu'il fût son fils, il changerait de sentiments et le haïrait autant qu'il l'aimait. Ainsi il ne pouvait alors que tâcher de tirer les choses en longueur, jusqu'à ce que les amis du Roi son père fussent en pouvoir de le soutenir, quand il entreprendrait de parler à Mézence comme fils de Porsenna.

Pour cet effet, comme il parlait un jour avec ce prince de cette importante affaire, il lui demanda s'il ne serait point à propos de tâcher de découvrir la vérité par la propre bouche de ce roi prisonnier, «car enfin Seigneur, lui dit Aronce, si vous faites périr un grand prince sur de simples conjectures, vous en serez éternellement blâmé ! Ainsi je voudrais envoyer quelque personne fidèle, qui dans une conversation qui paraîtrait être faite sans dessein, tâchât de faire dire quelque chose à Porsenna qui le justifiât ou qui l'accusât, et si vous me voulez permettre de le voir, j'ose me promettre de lui faire dire plus qu'il ne voudra. En feignant d'entrer dans ses intérêts et de le vouloir servir, il pourra être qu'il se confiera assez à moi pour me dire quelque chose qui vous empêchera de le perdre injustement, ou qui vous fera savoir que vous le pouvez perdre avec justice. »

D'abord Mézence rejeta cette proposition et dit à Aronce qu'il y avait longtemps que Porsenna méritait la mort, qu'il suffisait qu'il puisse nuire pour la mériter et qu'il était coupable de l'avoir tant laissé vivre. « Ne considérez-vous pas, poursuivit-il, que ce prince est un prétexte éternel de guerre civile pour tous les mutins de mon État ? Car tantôt ils ont fait courir le bruit que Porsenna avait un fils vivant qui errait par le Monde et qui paraîtrait bientôt, une autre fois qu'il était venu en ma puissance et que je le tenais prisonnier ! Il n'est rien qu'ils n'aient inventé pour m'attirer la haine de mes sujets ! C'est pourquoi, pour me délivrer d'une si longue persécution, il serait à propos quand même Porsenna n'aurait eu nulle participation à l'assassinat dont je le crois coupable, de me défaire de lui, et plût aux dieux, s'il est vrai qu'il ait un fils vivant, que je pusse le faire périr du même coup qui fera mourir le père. Mais à vous dire la vérité, je suis fortement persuadé qu'il n'en a pas : cet enfant a péri et le bruit qui court sur sa vie de temps en temps, est

un artifice de mes ennemis. Mais enfin, ce qu'il y a de vrai est que si cet enfant est mort, il est plus heureux que s'il était vivant ; que s'il est vivant il ne vivra qu'autant de temps qu'il ne sera pas en ma puissance. »

Aronce entendant parler Mézence de cette sorte, fut tenté cent et cent fois par un excès de générosité et de hardiesse, de lui dire qu'il était le fils de Porsenna, car il y avait des instants où il s'imaginait que Mézence lui devant deux fois la vie et lui devant une grande victoire, ne le perdrait pas. Mais à la fin, sa raison lui persuada qu'il ne devait pas hasarder une chose de cette importance, où il n'avait pas seul intérêt. Il se retint et dissimula ses sentiments. Joint que venant à penser que le moins qui lui pouvait arriver, s'il se découvrait avec précipitation, serait d'être arrêté, l'intérêt de Clélie le porta encore plus que le sien à ne dire pas la vérité à Mézence, mais suivant son premier dessein qui était de tâcher de faire que les choses tirassent en longueur, il fit si bien, qu'il persuada Mézence de lui permettre de voir Porsenna et, en effet, deux jours après, Aronce fut au lieu où il était gardé avec ordre à celui qui commandait dans le château où il était, de lui laisser la liberté d'entretenir Porsenna sans témoin. De sorte que ce prince, sans être connu pour être fils du Roi de Clusium, fut où ce malheureux roi était sans savoir rien de ce qui se passait contre lui, ni de ce que faisait Galerite, ni seulement s'il avait un fils, ou s'il n'en avait pas.

Il menait une vie très mélancolique quoique sa confiance fût très grande et qu'il eût l'âme assez ferme pour supporter même la mort sans changer de visage. Lorsque Aronce entra dans sa chambre il en fut surpris car outre qu'il n'avait accoutumé de voir que ceux qui le gardaient, il trouva sur le visage d'Aronce une si grande ressemblance à ce qu'il était autrefois, qu'il ne pût s'empêcher d'en avoir quelque émotion. Mais il fut bien encore plus surpris lorsque Aronce, lui disant qu'il avait obtenu du Prince de Pérouse la liberté de le voir pour lui parler de quelque chose qui le regardait, il entendit le son de sa voix. Comme il était tout semblable à celui de sa chère Galerite qu'il aimait encore si tendrement malgré une si longue absence, il en changea de couleur et en fut si ému, qu'Aronce s'aperçut de l'agitation de son esprit. Porsenna ne pût même s'empêcher de lui donner quelques marques de la joie qu'il avait de le voir, quoiqu'il ne le connût pas, de sorte que comme celui qui avait conduit Aronce se retira dès qu'il l'eut mené dans sa chambre, il prit la parole, et, le regardant avec une attention extrême : « Qui que vous soyez, lui dit-il, agréable inconnu, je suis obligé de vous rendre grâce, car votre vue me donne le premier plaisir que j'ai eu depuis que je suis en prison, quoiqu'à ce que je puis juger par votre visage, elle soit pour le moins aussi longue que votre vie.

- Vous avez raison Seigneur, reprit Aronce, de comparer la longueur de votre prison à la longueur de ma vie car ayant l'honneur d'être votre fils, vous jugez bien qu'il faut qu'il n'y ait guère de différence entre la longueur de l'une et la longueur de l'autre. Je vois bien Seigneur, pour-

suivit-il, que mon discours vous surprend mais si vous me voulez faire l'honneur de m'écouter, je vous éclaircirai de ce qui vous paraît d'abord incroyable.

- Votre visage, le son de votre voix et mon cœur me disent des choses si conformes à vos paroles, reprit Porsenna, que je suis tout disposé à n'en douter pas ! Parlez, je vous en conjure ! Et n'oubliez rien de tout ce qui me peut persuader une chose si agréable et qui me paraît si impossible ! Car si vous êtes mon fils, comment Mézence vous donne-t-il la permission de me voir ? Se serait-il repenti de son injustice ? La raison lui serait-elle revenue ? Lui auriez-vous touché le cœur ? »

Aronce voyant Porsenna dans une disposition si favorable pour l'entendre, commença de lui raconter sa naissance, la manière dont Flavie l'avait fait sortir de l'île des Saules où Galerite était gardée, son naufrage, la façon dont il avait été sauvé par Clélius, son séjour à Carthage, celui qu'il avait fait à Capoue, la rencontre de Nicius et de Marcia, sa reconnaissance et toutes les marques qui l'avaient confirmée à ces deux personnes et généralement, tout ce qui pouvait servir à lui faire voir avec certitude qu'il était son fils et qu'il était même digne de l'être. Il lui raconta le dessein qu'il avait fait de venir auprès de Mézence pour le délivrer et comment il avait sauvé la vie de ce prince dans un bois près du lac de Thrasimène et tout ce qui lui était arrivé depuis. Mais il ne lui parla pas de son amour pour Clélie. Au contraire, quoiqu'il semblât qu'il ne pût presque raconter ce qu'il lui était arrivé sans la nommer, il l'évita soigneusement lui semblant que s'il prononçait le nom de cette admirable fille, il découvrirait quelque chose des sentiments qu'il avait dans l'âme. Après avoir dit à Porsenna mille circonstances convaincantes, il lui montra même cette petite marque qu'il avait à une main et qui était si semblable à celle que Galerite avait sur le visage. Porsenna se voyant lui-même en voyant Aronce, entendant la voix de sa chère Galerite en entendant la sienne, et apprenant cent choses qui étaient de nature à ne pouvoir être inventées, embrassa son fils avec une tendresse si pleine de joie, qu'Aronce, au lieu d'en avoir aussi bien que lui, eut une douleur très sensible. De sorte que Porsenna la remarquant lui en demanda la cause : « Hélas ! Seigneur, lui dit-il, comment voulez-vous que je ne sois pas affligé de voir que dans le même temps que je vous donne de la joie, il faut que je vous donne de la douleur ? Car enfin, Mézence croit que celui que j'ai tué et qui avait entrepris de l'assassiner, ne l'avait point fait sans votre participation et il en est si irrité, qu'il n'est point de résolution violente où il ne se veuille porter. Ainsi je viens vous voir comme votre ennemi, et il a fallu que j'aie pris la commission de vous visiter sur le prétexte de tâcher de savoir avec adresse, si ce que Mézence croit est vrai ou faux.

- Puisque vous êtes mon fils, reprit Porsenna, je veux croire que vous sentez bien dans votre cœur que vous ne pouvez avoir un père capable de tremper ses mains dans le sang de votre aïeul ! Je suis si peu capable de vouloir conserver ma vie par un crime, que je vous défends de rien entreprendre contre celle de Mézence, quand même il n'y aurait nulle

autre voie d'empêcher ma mort. Car enfin, après avoir supporté une prison de vingt-trois ans avec gloire, il me sera aisé de souffrir la mort qui n'est un supplice que d'un moment ; c'est pourquoi je n'aurais garde de me vouloir déshonorer pour une chose que j'estime beaucoup moins que la vie. Ainsi mon fils, tout ce que je vous demande, est de songer d'empêcher Mézence de me perdre pourvu que ce soit par des voies justes, et de n'y employer jamais les criminelles. »

Ensuite de cela, Aronce lui rendit compte du véritable état des choses et du dessein que Mézence avait de vouloir marier Galerite car comme il vit la fermeté du Roi son père, il crût ne lui devoir rien déguiser, afin d'avoir ses conseils. De sorte qu'après avoir bien examiné tout ce qu'il y avait à examiner, ils résolurent, pour gagner du temps, qu'Aronce dirait à Mézence que Porsenna était assurément innocent de l'assassinat dont il l'accusait, mais qu'il était persuadé qu'il ne lui serait peut-être pas impossible de le porter à consentir que son mariage fût rompu, pourvu qu'on ne précipitât point les choses. Aronce ne quitta le Roi son père qu'après lui avoir assuré qu'il mourrait plutôt que de consentir qu'il mourût et, qu'après lui avoir donné toutes les marques de vertu et de générosité qu'il lui pouvait donner, en l'état où il était.

Cependant, il dit à Mézence à son retour, ce qu'il avait résolu de lui dire, mais, quoique le Prince de Pérouse eût plutôt souhaité que Porsenna eût été convaincu de l'assassinat qu'il lui imputait que d'en être justifié, il n'osa pas le témoigner et se contenta de dire seulement à Aronce, que quand Porsenna consentirait que son mariage fût rompu, il ne lui donnerait la liberté de longtemps, « car enfin, disait-il, les prisonniers de sa condition ne doivent pas être traités comme les autres et l'on ne les doit jamais délivrer qu'on ne les ait mis en état de ne se pouvoir venger de leur prison. »

Aronce répondit à cela tout ce que son grand esprit lui suggéra, et il sut si bien ménager celui de Mézence, qu'il lui promit de ne précipiter point la mort de Porsenna. « Mais quant au mariage de ma fille, poursuivit-il après plusieurs autres choses, j'y vais songer comme si Porsenna était déjà mort, car s'il ne consent pas que le sien soit rompu, il mourra, et s'il y consent, il est temps que je pense à qui je veux donner Galerite. »

Et en effet, Mézence mit ce dessein-là si opiniâtrement dans sa tête, qu'il ne songea plus qu'à l'exécuter et à résoudre qui il voulait que Galerite épousât. Comme Sextilie avait toujours un grand pouvoir sur son esprit, il ne faisait rien de considérable sans lui en parler, si bien qu'il ne manqua pas de lui demander son avis sur une chose de cette nature. Mais elle se trouva bien embarrassée car son intérêt était qu'elle épousât quelqu'un qui dépendît d'elle et comme elle ne s'était pas fait aimer de tous les Grands de cet État, elle ne savait qui conseiller et demanda quelques jours à Mézence pour examiner un choix de cette importance. Il jeta d'abord les yeux sur Tiberinus, sans songer à la violente passion qu'il avait pour la Princesse des Léontins, car, outre qu'il ne la connais-

sait pas telle qu'elle était, il pensait encore que s'agissant de régner, il quitterait sans peine les prétentions qu'il pouvait avoir. De sorte qu'en attendant que Sextilie lui eût dit ce qu'elle pensait, et pour être tout à fait assuré de Tiberinus, il donna ordre à un de ses amis de savoir ses sentiments là-dessus. Tiberinus se trouva alors en un embarras terrible, car il avait une amour violente dans le cœur et il avait aussi de l'ambition. Ne sachant donc d'abord lui-même ce qu'il voulait, il fit une réponse ambiguë qui ne concluait rien. Mais un moment après l'avoir faite, son amour l'obligea de s'en repentir et de la changer. Il ne demeura pourtant pas encore d'accord avec lui-même car dès qu'il eut dit qu'il ne consentait point à ce qu'on lui proposait, il trouva qu'il s'était trop hâté et que, du moins, il devait attendre à refuser de satisfaire son ambition, qu'il sût s'il pourrait satisfaire son amour. Cependant, comme le hasard avait fait qu'Aronce avait su la proposition qu'on devait faire à Tiberinus, il avait été prier la Princesse des Léontins d'avoir la générosité de flatter la passion de cet amant, afin de l'empêcher de consentir à ce mariage. Comme elle avait une amitié fort tendre pour Aronce, qu'il lui importait qu'il fût heureux et qu'elle trouvait beaucoup d'injustice à ce que voulait Mézence, elle promit à Aronce tout ce qu'il souhaitait. Lorsque Tiberinus fut la trouver pour lui dire ce que Mézence lui offrait et pour la conjurer de lui tenir compte du sacrifice qu'il lui faisait, il ne la surprit point et il lui trouva l'esprit préparé à lui répondre de la plus adroite manière du monde, car, sans qu'elle s'engageât à rien, elle lui donna lieu de penser qu'elle ne voulait pas qu'il songeât à épouser Galerite. Expliquant ce qu'elle lui disait à son avantage, il crut qu'il pouvait croire qu'il était mieux dans l'esprit de cette Princesse qu'il ne l'avait pensé. D'abord elle lui dit qu'elle n'avait rien à lui conseiller là-dessus et qu'il n'avait qu'à consulter son cœur, mais, après qu'il lui eut juré qu'il ne pensait pas à ce mariage, et qu'il ne lui demandait autre chose sinon qu'elle lui tint compte de ce qu'il refusait pour l'amour d'elle, cette adroite princesse lui dit, que, l'estimant autant qu'elle faisait, elle se croyait obligée de lui dire que ce qu'on lui proposait était peut-être plus dangereux qu'il ne pensait. Ensuite de quoi, elle lui dit qu'il n'était guère beau de vouloir épouser la femme d'un grand et malheureux roi, qu'il fallait qui la lui cédât de force ou qu'il mourût le jour qui précéderait ses noces. Elle lui dit encore que l'opinion commune étant qu'il y avait un fils de Porsenna en quelque endroit du Monde, il y avait apparence qu'il ne le laisserait jamais régner en repos et qu'à la première occasion les sujets de Porsenna se révolteraient et le livreraient peut-être au fils de ce roi, comme le meurtrier de son père ! Qu'ainsi elle trouvait qu'il serait beaucoup plus beau de refuser une chose qui n'avait qu'une simple apparence de grandeur, ajoutant qu'il lui serait impossible d'estimer jamais un homme qui se résoudrait d'épouser Galerite.

Tiberinus entendant donc parler la Princesse des Léontins de cette sorte, crût qu'elle ne pouvait lui donner de plus fortes espérances, qu'en lui conseillant de refuser ce qu'on lui proposait. Si bien que son amour

devenant encore plus violente par cette nouvelle espérance, il ne balança plus sur ce qu'il devait faire et fit mille protestations à cette princesse qu'il n'avait pas hésité un moment sur la résolution qu'il devait prendre. Que ce n'avait pourtant pas été par les considérations qu'elle lui faisait faire, mais seulement parce qu'il ne pouvait régner sans la perdre. La Princesse des Léontins qui voulait qu'il demeurât dans les sentiments où il était, feignit de lui en être obligée, et, sans s'engager à rien, Tiberinus partit d'auprès d'elle, résolu de refuser Galerite. Et en effet, il fut retrouver celui qui devait rendre compte de ses sentiments à Mézence, pour lui dire qu'il n'avait garde de songer à accepter l'honneur qu'on lui offrait, lui disant ensuite tout ce que la Princesse des Léontins lui avait dit pour l'empêcher d'y penser. Cependant, comme Aronce jugea bien que dans l'opiniâtre dessein qu'avait Mézence il offrirait Galerite à tout ce qu'il y avait de gens de qualité dans sa Cour, il employa Aurélie et Sicanus qui était venu à Pérouse, à tâcher de leur dissuader une chose qui leur pourrait être fort nuisible, quoiqu'elle leur parût fort avantageuse. Mais pour le pouvoir mieux faire, Sicanus et Aurélie leur disaient confidemment, qu'ils savaient que le fils de Porsenna n'était point prisonnier de Mézence comme le bruit en avait couru, qu'il paraîtrait assurément bientôt, ajoutant la honte qu'il y aurait pour celui qui consentirait à une proposition si injuste. La chose fut enfin conduite avec tant d'adresse et de bonheur, qu'après que Tiberinus eut rendu sa réponse selon l'intention de la Princesse des Léontins, Mézence, en attendant celle de Sextilie fit pressentir les sentiments de tous ceux à qui, vraisemblablement, il pouvait songer à marier sa fille, sans trouver en pas un, la disposition qu'il désirait. De sorte qu'ayant l'esprit irrité de cette aventure et ne voyant pas que l'espérance qu'Aronce lui avait donnée que Porsenna consentirait que son mariage fût rompu eût nul effet, quoiqu'il lui eût permis d'y retourner deux fois, il se résolut absolument à faire mourir ce malheureux Roi et à marier sa fille de la façon qu'il l'imagina, ne doutant point du tout que celui à qui il prétendait l'offrir ne l'épousât avec joie. Consultant Sextilie là-dessus, elle approuva son intention et prenant de son côté toutes les sûretés qu'elle pût pour ses intérêts, ils ne songèrent plus, l'un et l'autre, qu'à faire réussir ce dessein. Pour cet effet, Mézence qui crût surprendre agréablement celui qu'il regardait déjà comme son successeur, ne lui en dit rien alors, donna ordre qu'on amenât la Princesse Galerite de l'île où elle était gardée, et qu'on la logeât dans son palais, sans permettre pourtant à qui que ce fût de la voir, ni de lui parler. La chose s'exécutant donc ainsi, cette belle et vertueuse Princesse qui ne savait rien ni de son mari, ni de son fils, ni de la cause du changement qu'on apportait à sa prison, ne pouvait comprendre si elle devait craindre ou espérer. Mais ce qu'il y avait de merveilleux, était qu'elle n'avait presque jamais été plus belle qu'elle était alors, et il n'y eut personne qui eût pu croire qu'elle eût eu plus de vingt-cinq ans, si on n'eût pas su qu'elle en avait davantage. Aussi lorsqu'elle arriva à Pérouse, il se fit un si grand bruit parmi le peuple, de l'injustice que Mézence avait de retenir une si

belle Princesse prisonnière, que ce Prince se résolut de précipiter les choses, de peur de quelque soulèvement. Pour cet effet, il envoya secrètement ses ordres où Porsenna était gardé et envoya quérir Aronce avec un commandement si exprès d'aller le trouver promptement, qu'il eut lieu de penser qu'on le demandait pour quelque chose d'extraordinaire. Il fut même averti par quelques-uns de ceux qui étaient de son intelligence auprès de Mézence, que ce Prince avait envoyé au lieu où l'on gardait Porsenna. Comme tous les amis de ce Roi prisonnier étaient alors en état d'entreprendre quelque chose pour lui et que Nicius et Marcia étaient arrivés à Pérouse, Aronce leur manda, par Célère, ce qu'il savait et leur ordonna de s'assembler chez la Princesse des Léontins, afin d'agir selon que l'occasion le requérait. Célère voulut l'empêcher d'aller chez Mézence, mais il ne le voulut pas. Il fut en effet trouver ce prince qui ne le vit pas plutôt, qu'il le reçut avec une démonstration de joie extraordinaire. Sextilie était alors avec lui, et le reçut aussi avec plus de témoignages d'amitié qu'elle n'avait jamais fait. Après quoi, Mézence prenant la parole : « Jusqu'à cette heure, dit-il à Aronce, je n'ai fait autre chose que vous avoir des obligations et des obligations d'un prix si considérable, qu'on ne les peut reconnaître dignement. Car enfin, vous m'avez sauvé deux fois la vie, vous m'avez fait vaincre mes ennemis et vous m'avez conservé mon État par cette victoire, sans que j'aie encore rien fait pour vous. Mais si vous avez été quelque temps sans recevoir des marques de ma reconnaissance, ajouta-t-il, je veux que vous en receviez aujourd'hui de si grandes, que toute l'Italie en parle !

- Seigneur, reprit Aronce assez surpris, j'ai l'âme si peu intéressée, que je ne suis pas capable de recevoir avec beaucoup de joie les plus magnifiques présents que la Fortune peut faire et je compte pour beaucoup, quelques marques d'estime que j'ai reçues de vous que je ne compterais tous les trésors qui sont en sa puissance, quand vous me les voudriez donner.

- Ce que vous dites, reprit Mézence, vous rend si digne de ce que Sextilie et moi voulons faire pour vous, qu'il n'est pas juste de différer plus longtemps à vous le faire voir. »

Après cela, Mézence appelant le capitaine de ses gardes et lui parlant bas, il fut à l'heure même faire ce qu'il lui dit et revint aussitôt après où était ce prince, y amena Galerite qu'il laissa dans le cabinet dès qu'il l'y eut conduite. Mais à peine y fut-elle, que jetant les yeux sur le visage d'Aronce, elle changea de couleur : elle le vit si semblable à ce qu'était le Roi son mari lorsqu'elle en avait été séparée, qu'elle pensa durant un instant, tant cette surprise troubla sa raison, que par miracle, il n'était arrivé nul changement en lui et que c'était effectivement Porsenna qu'elle voyait. Cette douce erreur ne dura pourtant qu'un moment, et ne l'empêcha pas de saluer le Prince son père, avec le même respect que s'il n'eût pas été la cause de toutes ses infortunes. Mais pour Sextilie, elle la salua plus froidement ; pour Aronce quelque embarrassé qu'il fût à deviner ce que Mézence désirait de lui, il ne laissa pas d'avoir une

joie fort sensible de voir la Reine sa mère, car il connut bien, par le respect que lui avait rendu le Capitaine des gardes qui l'avait amenée, que c'était elle, et il le connut encore plus assurément par cette agréable marque qu'on lui avait dit qu'elle avait sur le visage qui était semblable à celle qu'il avait à une main. La regardant aussi attentivement qu'elle le regardait, on peut dire qu'ils se regardèrent comme s'ils se fussent connus, quoiqu'on pût presque assurer qu'ils ne se fussent jamais vus. Mais enfin, après que Galerite eut salué Mézence, il prit la parole et regardant Aronce : « Voilà, généreux défenseur de ma vie, lui dit-il, la récompense que je vous destine pour les grands services que vous m'avez rendus. La princesse que vous voyez est ma fille, poursuivit-il, elle possédera mon État et vous le posséderez avec elle aussi longtemps que les dieux l'ordonneront. Vous m'avez assuré que votre naissance était très noble, toutes vos actions me l'ont confirmé. Je vous dois ma vie et mon État, et je vous rends encore moins que vous ne m'avez donné, en vous donnant et mon État et ma fille sans autre condition que celle de me promettre de protéger Sextilie quand je ne serai plus. Car enfin, ajouta-t-il, Porsenna consent à la rupture de son mariage, et n'est plus en pouvoir d'empêcher le vôtre avec Galerite. »

Le discours de Mézence surprit d'une si terrible manière la Reine de Clusium et Aronce, qu'ils furent quelque temps sans pouvoir revenir de leur étonnement ! Aronce était si épouvanté de voir qu'on lui proposait d'épouser sa mère, qu'il ne savait si ce qu'il ouïssait était véritable, et Galerite était si surprise d'entendre que Porsenna consentait à la rupture de son mariage, qu'elle ne savait qu'en penser. De sorte que ne pouvant demeurer davantage dans cette cruelle incertitude : « Quoi ! Seigneur, dit-elle à Mézence avant qu'Aronce pût répondre, Porsenna consent que je ne sois plus sa femme ? Ha ! Seigneur ! Si cela est, faites que je l'entende de sa propre bouche mais n'attendez pas, quand même cela serait, que je consente jamais à de secondes noces. J'ai un fils en quelque lieu de la Terre, qui sera un jour votre successeur et qui réparera peut-être, par son obéissance, l'infidélité du Roi son père, s'il est vrai qu'il en soit capable.

- En mon particulier, dit alors Aronce à Mézence, j'ai de si puissantes raisons de n'accepter pas l'honneur que vous me voulez faire, que quand vous le saurez, vous trouverez que vous voulez une chose impossible !

- Je vois bien Aronce, lui dit alors Mézence, que ce n'est pas par respect et par générosité que vous parlez comme vous faites, et que croyant que Porsenna est encore vivant, vous ne voulez pas épouser Galerite. Mais pour vous ôter cet obstacle, sachez que par les ordres que j'ai donné, Porsenna a consenti à tout ce que je veux ou Porsenna n'est plus.

- Ha ! Seigneur ? Que me faites-vous entendre ? reprit Aronce, et ne craignez-vous point que le fils de ce malheureux roi ne vienne venger la cruauté que vous avez pour son père ?

- Qu'il vienne ! répondit-il en colère, qu'il vienne, s'il veut partager ses supplices et mourir de la même main qui aura poignardé Porsenna s'il n'a pas obéi à mes derniers ordres !

- Ha ! Seigneur ! répliqua alors Aronce, c'est vous cacher trop longtemps la vérité ! Et je serais criminel moi-même, si je ne vous apprenais pas que le Roi de Clusium est le plus innocent et le plus généreux de tous les princes du Monde. Et pour vous le témoigner, sachez que j'ai l'honneur d'être son fils. Lorsque je l'ai vu par votre commandement, je lui ai découvert qui je suis et qu'il m'a plus loué de vous avoir sauvé la vie, que si je la lui avais sauvée à lui-même ! Renvoyez donc, Seigneur, renvoyez d'autres ordres si vous ne voulez être très injuste. »

Mézence et Sextilie entendant parler Aronce de cette sorte en furent étrangement surpris et Galerite si étonnée et si aise, qu'elle ne pouvait témoigner ni son étonnement, ni sa satisfaction. Elle se dit pourtant à elle-même, qu'Aronce disait vrai et Mézence et Sextilie se le dirent aussi, car la ressemblance d'Aronce avec Porsenna, le son de sa voix semblable à celui de la voix de sa mère et la hardiesse avec laquelle il parlait, ne leur permettaient pas d'en douter. Il arriva même que parlant alors avec beaucoup d'action, il montra la main où était la marque qui était semblable à celle que Galerite avait sur le visage, si bien que l'ayant vue, elle leur fit voir clairement qu'Aronce ne mentait pas. Cependant, au lieu que cette reconnaissance devait produire un favorable effet, elle irrita encore Mézence qui ne sachant ce qu'il devait vouloir ou ne vouloir pas, et ne sachant pas non plus si les ordres qu'il avait donnés de faire mourir Porsenna en cas qu'il ne consentît point à la rupture de son mariage, auraient été exécutés, il dit les choses du monde les plus dures à Galerite et à Aronce, quoiqu'il eût pour ce prince une fort grande tendresse. D'ailleurs, quelque satisfaction qu'eût Galerite d'avoir retrouvé son fils, elle n'osait pourtant s'en réjouir jusqu'à ce qu'elle sût plus précisément la chose et jusqu'à ce qu'elle sût aussi l'état où était Porsenna. Cependant, comme il y avait quelques amis particuliers d'Aronce dans la chambre de Mézence, ils entendirent que ce prince parlait avec colère et celui qui gardait la porte et qui avait de l'obligation à Aronce entendit même les menaces que lui faisait Mézence, fut en avertir diligemment les amis d'Aronce qui le furent dire à ceux qui était chez la Princesse des Léontins. De leur côté ils songèrent à ce qu'ils pourraient faire pour ce prince qui se trouvait dans un embarras inconcevable. Il ne laissa pourtant pas, malgré cette confusion, de songer à Clélie et de craindre que Mézence le faisant arrêter, ne lui ôtât les moyens de la tirer des mains d'Horace. De plus il ne savait si le Roi son père était mort ou vivant ; il voyait la Reine sa mère en un pitoyable état et il se voyait lui-même en termes de périr, par les ordres de son aïeul à qui il avait deux fois sauvé la vie.

Mézence de son côté n'était pas en repos, car la vue de Galerite troublait son cœur et le souvenir de ce qu'il lui avait fait souffrir, lui donnait une espèce de mauvaise honte, qui, sans l'en faire repentir, l'irritait encore. Pour Aronce, il lui avait tant d'obligation et il avait tant d'in-

clination pour lui, que ne sachant si Porsenna était mort, il ne voulait pas le reconnaître pour être fils de ce malheureux roi, quoique dans son cœur il eût beaucoup de disposition à le croire. Néanmoins, dans les sentiments tumultueux où il était, il ne laissa pas d'obliger Sextilie à demander à Aronce quelles preuves il pouvait donner de ce qu'il avançait, ne voulant pas le lui demander lui-même, de peur qu'il ne témoignât être capable de le croire, parce qu'il résolut en cet instant de ne reconnaître jamais Aronce, soit que Porsenna fût mort, ou vivant. « Si Porsenna est mort, disait-il, je ne dois pas reconnaître un prince pour mon successeur de qui j'aurai fait mourir le père, et si Porsenna est vivant ce serait trop fortifier son parti, que de lui donner un fils du mérite d'Aronce. »

Mais pendant qu'il raisonnait ainsi, Sextilie s'approchant d'Aronce et de Galerite qui parlaient ensemble, demanda à ce prince ce que Mézence l'avait obligée de lui demander, de sorte qu'Aronce qui avait l'âme si grande qu'il ne pouvait jamais être ébranlé par nulle attaque de la Fortune, pourvu que l'amour ne s'en mêlât point lui repassa, en peu de paroles, et sa naissance, et son exil, et son naufrage, et tout ce qui lui était arrivé. Si bien que Galerite ne pouvant plus du tout mettre en doute qu'il ne fût son fils, après toutes les particularités qu'il disait à Sextilie, se mit à lui dire les choses du monde les plus tendres et les plus tristes, car elle ne pouvait lui parler de lui, qu'elle ne lui parlât aussi de Porsenna. De sorte que Mézence s'en irritant, appela le Capitaine de ses gardes pour lui commander de ramener Galerite au château où il l'avait été prendre et de mener ensuite Aronce en lieu où il pût répondre de lui. Mais comme les choses en étaient là, on entendit un grand bruit dans la Cour du palais. Un moment après on l'entendit dans l'escalier et dans l'antichambre, et un instant ensuite, ce Capitaine des gardes que Mézence avait appelé, entra dans son cabinet paraissant assez étonné : « Seigneur, lui dit-il, voici le Roi de Clusium à la tête de tout ce qu'il y a de gens de qualité dans votre État, et suivi d'une foule étrange de peuples qui vient ici.

« Eh ! justes dieux ! s'écria alors Galerite, peut-il être vrai que je puisse revoir cet illustre et malheureux prince ? »

À peine eût-elle fait cette exclamation, qu'elle ne put retenir que Mézence devenant furieux : « Quoi ! dit-il à celui qui lui parlait, Porsenna est vivant, Porsenna est échappé, tous mes sujets m'ont trahi, et mon ennemi vient pour m'égorger dans mon propre palais ?

- De grâce Seigneur, reprit Aronce, jugez mieux du Roi mon père !

- Je juge de lui par moi-même, reprit fièrement le Prince de Pérouse, car comme je le perdrais s'il était à ma place et que je fusse à la sienne, je suis persuadé que je n'ai qu'à me préparer à mourir courageusement et je suis déjà résolu. Pour le pouvoir faire, je veux aller au-devant de lui. »

Après cela Mézence demanda qu'on lui baillât une épée, mais on n'eut pas le temps de lui obéir car Porsenna, suivi d'une foule étrange de gens

de toutes conditions, entra et à peine fut-il entré, qu'Aronce s'avançant vers lui : « N'est-il pas vrai Seigneur, lui dit-il, que vous n'avez nul dessein de vous venger en la personne de Mézence, de ce que la Fortune vous a fait souffrir par lui ?

- Non, non, reprit le Prince de Pérouse, je ne me flatte point dans mon malheur et puisque mes sujets me trahissent et que je n'ai pas même une épée pour me donner la mort, je suis prêt, dit-il à Porsenna, de prendre les fers que je vous ai fait porter et de recevoir même la mort que je vous ai voulu faire donner.

- Comme je ne crois pas qu'il soit permis de faillir par l'exemple, répliqua le Roi de Clusium, je ne ferai rien de ce que vous dites et je me contenterai, quoique je sois maître de votre vie, de redonner la liberté à la Reine votre fille, de retirer mon fils de votre puissance, de m'en retirer moi-même et de rentrer dans mon État sans vouloir usurper le vôtre. Je vous promets même une paix éternelle entre nous, si vous ne me forcez à vous faire la guerre. Pour vous témoigner que je veux faire ce que je dis, je vous déclare que toutes vos troupes étant en ma disposition, je m'en vais me mettre à leur tête jusqu'à ce que vous m'ayez restitué les places que vous tenez, que je vais emmener ma femme et mon fils, et que, dès que vous aurez donné vos ordres pour ce que je viens de vous dire, je vous laisserai maître de votre État et que je vous rendrai vos troupes sans autre condition que celle de punir aucun de ceux qui m'ont mis en liberté et qui m'ont suivi. »

Mézence entendant parler Porsenna avec une générosité si héroïque, en eut une confusion différente de celle qu'il avait eue auparavant et regardant Sextilie qui avait toujours entretenu la haine qu'il avait eue pour ce prince : « Ha ! injuste personne, lui dit-il à demi bas, pourquoi ai-je suivi vos sentiments ? Mais enfin, ajouta-t-il en haussant la voix, le passé ne se pouvant rappeler, il faut du moins admirer la générosité que je n'ai pas puisque l'état où je me trouve est si malheureux, que je ne puis ni rien faire, ni rien dire, qui mérite aucune gloire. En effet, poursuivit-il en adressant la parole à Porsenna, si je vous dis que mon cœur vient d'être changé par ce que vous venez de faire et par l'amitié que j'ai pour Aronce, vous croirez que je parle ainsi parce que je suis le plus faible, mais je suis pourtant naturellement assez fier et assez ferme pour ne me dédire jamais d'une chose dont je n'aurais pas un véritable repentir. Néanmoins, comme vous n'êtes pas obligé de me croire, je ne vous dis autre chose, sinon que je tiendrai plus que je ne vous promettrai et que je ne puis trouver rien d'injuste de tout ce que vous ferez contre moi. »

À ces mots, Galerite prenant la parole, dit des choses si tendres, et au Prince son père, et au Roi son mari, et à son fils, qu'elle rétablit presque la confiance entre ces trois personnes. En effet, on fit sortir du cabinet de Mézence cette foule de gens qui avaient suivi Porsenna. Sextilie même en sortit et s'en alla dans sa chambre durant qu'Aronce s'établis-

sant médiateur entre son aïeul et son père, parlait tantôt à l'un et tantôt à l'autre, pour régler leurs conditions ; Galerite y joignant ses prières, fit que toutes choses se pacifièrent.

Mais durant que cette princesse parlait, Célère qui était demeuré dans ce cabinet, apprit en deux mots à Aronce comment Porsenna était sorti de sa prison. Il lui apprit donc que Nicius avait quitté l'île des Saules et était allé déguisé, apprendre en son nom à tous les chefs de cette petite armée qu'il avait rendue victorieuse, que le fils de Porsenna paraîtrait bientôt et qu'il fallait qu'ils se préparassent à sauver la vie de ce roi, si Mézence entreprenait de le perdre. Comme ces troupes étaient alors campées assez près du château où ce prince était gardé, il s'était rencontré que ceux qu'il avait envoyés le matin pour le faire consentir à la rupture de son mariage ou le faire mourir s'il ne le voulait pas, ayant rencontré Nicius qu'ils connaissaient fort et ayant l'esprit inquiet et affligé de l'ordre qu'ils avaient reçu, avaient eu une conversation avec lui. De sorte que comme Nicius ne cherchait qu'à acquérir des créatures à Porsenna, il leur avait dit ce qu'il disait à tous les autres qu'il voulait gagner et il le leur avait dit plus fortement, parce qu'il avait su par eux, qu'ils allaient au château où Porsenna était gardé.

Si bien que s'imaginant alors quel serait leur destin s'ils allaient faire mourir un roi dont le fils serait un jour leur maître, la crainte les avait saisis jusqu'au point de les obliger à se confier à Nicius, de sorte que les ayant fait changer de sentiments, ils s'étaient servis d'une lettre de créance qu'ils portaient à celui qui commandait dans ce château, pour l'obliger à laisser sortir Porsenna, ces gens-là lui disant que Mézence le faisait transférer. Et ce qui rendit la chose plus vraisemblable, fut que Nicius ayant tous les chefs des troupes pour lui, il y eut quatre cents chevaux qui furent au pied de ce château, les chefs qui les commandaient disant qu'ils avaient ordre d'escorter ce prince. Et en effet, la chose s'était exécutée ainsi. Mais, comme Porsenna sut en sortant de ce château, que Galerite avait été conduite à Pérouse, il se montra à toute l'armée et, haranguant les capitaines et les soldats afin de les obliger à s'employer pour la liberté d'une princesse qui devait un jour être la leur, ils lui avaient promis fidélité. Pour hâter le secours dont Porsenna croyait qu'elle eût besoin, il était allé avec ses quatre cents chevaux seulement jusqu'aux portes de Pérouse, ordonnant à toute l'armée de le suivre et il y était allé avec intention d'envoyer demander à Mézence et la Reine sa femme, et Aronce. Comme il était près d'exécuter son dessein, Sicanus qui avait eu intention d'aller à l'armée pour avertir Nicius qu'il fallait hâter les choses, le rencontra et lui apprenant que tout le peuple par la seule vue de Galerite était tout disposé à se soulever, lui fit changer d'avis et prendre la résolution d'entrer à Pérouse. Et en effet, après avoir envoyé de nouveaux ordres aux troupes d'avancer diligemment, Porsenna, à la tête de ses quatre cents chevaux, entra dans la ville, après que Sicanus en eût été avertir tous les amis d'Aronce qui étaient chez la Princesse des Léontins. Comme il leur disait la chose, ils reçurent avis de ce qui se passait au palais de Mézence entre Aronce,

Galerite, et lui, si bien que changeant encore de dessein, ils furent au-devant de Porsenna à qui ils conseillèrent d'aller droit au palais du Prince de Pérouse. Ce roi, qui était un prince à qui la prison n'avait pas ôté la bonne mine ni la majesté, marchant dans les rues de cette ville, suivi de ses quatre cents chevaux, de tous les amis d'Aronce et des siens qui n'étaient pas en petit nombre, fit aisément prendre au peuple les sentiments qu'il voulut. Il saluait civilement et disait à ceux qui le suivaient aussi, qu'il ne demandait que la liberté de Galerite ! Ce prince ajouta qu'Aronce était son fils et que Mézence l'ayant su voulait le faire mourir ! De sorte que le peuple se rangeant auprès de lui, l'avait suivi au palais de Mézence, comme je l'ai déjà dit, et l'avait aidé à exécuter un dessein qui avait si bien réussi.

Mais afin qu'il n'y eût plus rien à éclaircir à la reconnaissance d'Aronce, Flavie et son mari demandèrent à entrer et entrèrent car ce n'était pas un temps à observer régulièrement les formes. Nicius et Marcia qui venaient d'arriver à Pérouse vinrent aussi et amenèrent de plus, un homme que Clélius envoyait à Aronce, par qui il lui faisait apporter le même berceau dans quoi il avait été trouvé flottant sur la mer, après que Nicius avait fait naufrage. De sorte que ne manquant plus rien à la reconnaissance d'Aronce, et Porsenna agissant avec une générosité qui n'eut jamais d'égale, Mézence fut si touché de repentir, qu'il voulut laisser la conduite de son État à celui à qui il devait la vie. Mais, comme Porsenna était également généreux et prudent, il ne voulut pas que Mézence cessât de régner. Cependant, il ne voulut pas demeurer sous la puissance d'un prince qui l'avait traité si rigoureusement, quelque repentir qu'il en fît paraître et ne voulut pas non plus que Galerite, Aronce, et ceux qui avaient eu le plus de part à sa liberté y demeurassent. Si bien qu'après que Mézence eût donné divers ordres pour porter à ceux qui commandaient dans les villes qu'il avait usurpées, il le quitta et emmena avec lui la Reine sa femme, et le Prince son fils. Il est vrai qu'il ne sortit pas de la ville dès qu'il fut sorti du palais car la multitude du peuple l'ayant arrêté dans une grande place qui était devant le logis de la Princesse des Léontins, et l'ayant arrêté non seulement pour le voir mais pour voir leur princesse et Aronce, ce dernier apprit à Porsenna que c'était principalement à la Princesse des Léontins à qui il devait toutes choses et qu'il n'y avait pas d'apparence de sortir de Pérouse sans savoir si elle n'en voulait pas aussi partir. De sorte que, quelque pressé qu'il fût, il entra chez elle pour la remercier des obligations que lui avait Aronce, pendant quoi, Galerite qui était dans son chariot, disait au peuple qu'il obéît à Mézence ; qu'il oubliât la rigueur qu'il avait eue pour elle et qu'il demeurât dans son devoir.

Durant qu'elle parlait avec tant de générosité et de prudence, la Princesse des Léontins recevait Porsenna, qu'elle supplia de vouloir lui donner un asile auprès de la Reine sa femme, ne jugeant pas qu'elle pût en trouver un assuré auprès de Mézence après ce qu'elle avait fait, qui ne pouvait manquer de venir à sa connaissance, joint que, sachant quelle

était l'amour que Tiberinus avait pour elle et ne voulant plus se contraindre puisqu'Aronce n'en avait plus de besoin, elle fut fort aise de sortir de Pérouse.

Sans tarder davantage, Aronce l'ayant été dire à la Reine de Clusium, il lui mena cette princesse un moment après qu'elle reçut dans son chariot Aurélie, Marcia, Flavie, les femmes de la Princesse des Léontins suivant dans d'autres. Après quoi, cette belle et illustre troupe sortit de Pérouse où Tiberinus qui était allé aux champs pour deux jours, fut bien étonné lorsqu'il revint le soir, d'apprendre ce qui y était arrivé et de savoir que la princesse qu'il aimait n'y était plus. Elle n'était pourtant pas encore loin, car Porsenna et tous ceux qui le suivaient, s'étaient contentés de joindre les troupes et de passer la nuit à un village où ils ne songèrent qu'à la faire passer aux princesses avec le moins d'incommodité qu'il leur fut possible. Dès le lendemain, ils prirent la route de Clusium où la nouvelle de la liberté de Porsenna et celle de la vie du prince son fils, ne furent pas plutôt arrivées, que ceux qui avaient été opposés au parti de leur roi légitime en sortirent tous, de sorte que la joie fut si universelle, qu'on n'a jamais entendu parler d'une telle chose ! Quand Porsenna y arriva, il fut reçu avec des acclamations inouïes.

Ainsi l'on peut dire que ce prince passa de la dernière infortune à la suprême félicité car il se revit sur le trône, son État lui fut entièrement rendu, il retrouva sa chère Galerite, il la retrouva même encore admirablement belle, et, pour comble de félicité, il se voyait un successeur tel qu'il l'eut pu souhaiter. Aussi fit-il faire des sacrifices publics pour remercier les dieux d'un bonheur si inopiné. Il fut bientôt si solidement établi, que l'ancienne magnificence des Rois de Clusium se revit dans le palais de Porsenna. Les fêtes et les plaisirs s'y retrouvèrent et l'oisiveté même que quelques-uns mettent au rang des plaisirs des grandes Cours s'y retrouva aussi toute entière, car on n'y avait rien à faire qu'à s'entretenir de ce qui se passait ailleurs, tant la tranquillité publique y était bien affermie. De sorte que tout ce qu'il y avait de jeunes gens de qualité ne parlaient que de divertissements pendant que ceux qui étaient dans un âge plus avancé, s'entretenaient des desseins du Roi de Rome qui allait commencer le siège d'Ardée dont on parlait alors diversement par toute l'Italie. Mais, durant que chacun suivant son humeur s'entretenait de guerre ou d'amour, Aronce, le malheureux Aronce, au milieu de tant de félicités apparentes, s'estimait le plus infortuné de tous les hommes car il n'avait jamais eu plus d'amour pour Clélie qu'il en avait alors et il ne s'était jamais vu avec si peu d'espérance. Si bien que toute sa consolation était de parler de son malheur avec la Princesse des Léontins et avec Célère, qui savaient seuls quelle était sa passion pour cette admirable Romaine.

Il s'imaginait que s'il eut pu savoir seulement où était Clélie, il eut senti un soulagement fort grand, mais il éprouva bientôt le contraire car un de ceux qu'il avait envoyés dans toutes les villes d'Italie qui étaient alors ennemies de Rome, pour tâcher de savoir si Horace comme enne-

mi de Tarquin ne s'y serait point retiré, vint lui apprendre qu'il était à Ardée, que Clélie y était aussi, et qu'elle était malade d'une maladie languissante. De sorte qu'il se trouva dans un embarras étrange car le bruit étant que Tarquin allait assiéger Ardée, il ne savait quelle résolution prendre. De dire au Roi son père quelle était sa passion pour Clélie il n'y avait pas d'apparence, parce que dès qu'il avait été remonté sur le trône, le roi de Rome qui voulait s'assurer d'un voisin si puissant, avait envoyé des ambassadeurs vers lui pour renouveler l'alliance qui avait été depuis quelque temps entre ces deux États et en effet, le Roi de Clusium qui voyait que Rome était la plus puissante ville de toute l'Italie et qu'il n'y avait plus que Volterre qui pût disputer contre elle, n'avait pas été marri de s'acquérir un tel allié, de peur que Mézence ne se repentît d'avoir cédé à la force. Si bien qu'il s'était fait entre Porsenna et Tarquin un renouvellement d'alliance, qui ne permettait pas à Aronce d'aller dire alors au Roi son père qu'il aimait la fille du plus grand ennemi qu'eût le Roi de Rome, et qu'il n'en épouserait jamais d'autre. Cependant, il ne lui vint point alors dans la pensée de combattre sa passion et il ne chercha que ce qu'il pourrait faire pour la contenter. Si Ardée n'eût pas été en état d'être assiégée devant qu'il y pût être, il eût trouvé moins d'impossibilité à tirer Clélie des mains de son rival, mais le siège devant être commencé à l'heure même qu'il raisonnait ainsi, il ne trouvait rien à faire qui le satisfit. Comme le Roi son père était paisible dans son État, la violence de son amour faisait qu'il n'avait pas beaucoup de peine à se résoudre de sortir de Clusium sans le lui dire, pour aller faire tout ce qui pouvait redonner la liberté à Clélie et le rendre heureux. Mais la difficulté était de résoudre ce qu'il pourrait faire, « car enfin, disait-il à Célère, que puis-je entreprendre raisonnablement en la fâcheuse conjoncture où je me trouve ? Irai-je me jeter dans Ardée pour défendre mon rival en la défendant ? Entreprendrai-je de le tuer dans une ville assiégée d'où je ne pourrai faire sortir Clélie ? Car il n'est pas croyable que des gens qui ont donné retraite à Horace, me laissassent maître de moi-même, si je l'avais tué. Irai-je aussi servir Tarquin, qui a voulu faire assassiner Clélius ? Et irai-je aider à prendre une ville qui ne peut être prise sans exposer Clélie à la servitude ? Que ferai-je donc, malheureux que je suis? Cependant, il faut faire quelque chose et il faut le faire proprement si je veux être en état de choisir si je me jetterai dans Ardée, ou si j'irai au camp de Tarquin. »

Comme Célere connaissait quelle était l'amour d'Aronce, il ne s'amusa point à la vouloir combattre mais il voulut lui persuader d'attendre le succès du siège d'Ardée, pour prendre quelque résolution. « Quoi, Célère, reprit-il après avoir entendu tout ce que son ami lui dit, vous croyez que je suis capable d'attendre paisiblement quel sera le succès du siège d'Ardée, après avoir su que Clélie est en ce lieu-là, et qu'elle y est malade ? Ha Célère ! si vous m'en croyez capable, vous ne me croyez guère amoureux. Mais pour vous ôter un semblable sentiment, apprenez que quoique je ne sache encore si je me veux jeter dans Ardée ou si je veux aller à l'armée de Tarquin, que je ne sache, dis-je, si je veux être

assiégé ou assiégeant, je sais toutefois que je veux faire l'un ou l'autre, que je veux partir et que je partirai dès demain, car enfin, quoiqu'il n'y ait que deux heures que je sache où est Clélie et où est mon rival, il me semble qu'il y a un siècle ! Et que je suis le plus criminel de tous les hommes de n'être pas déjà parti pour aller où mon amour m'appelle ! Mais pour vous faire comprendre mon cher Célère, ajouta-t-il, quelle est la violence de ma passion je n'ai qu'à vous dire que j'ai eu quelque joie de savoir que Clélie est malade d'une maladie languissante car, me flattant moi-même, je crois que son mal n'est pas dangereux et que je le puis regarder comme un effet de la haine qu'elle a pour Horace et de l'affection qu'elle a pour Aronce ! Je crois, dis-je, que la seule mélancolie le cause, que mon rival en est plus malheureux et dans les sentiments bizarres que ma passion me donne, je sens bien que je serais affligé, si en retrouvant Clélie, je ne la trouvais pas un peu moins belle qu'elle ne l'était le dernier jour que j'eus le plaisir de la voir. Jugez après cela, mon cher Célère, si un homme à qui l'amour donne de si bizarres sentiments, peut être capable d'attendre le succès du siège d'Ardée ? Ha non, non Célère, je n'ai pas une passion si tranquille ! Et si vous voulez continuer d'être le compagnon de ma Fortune, il faut que vous vous prépariez à partir dès demain ! »

Aronce prononça ces paroles d'un ton si douloureux, que Célère, sans s'opposer davantage à ce qu'il voulait, l'assura qu'il ne le quitterait jamais et que l'amitié qu'il avait pour lui n'étant pas moins forte que l'amour qu'il avait pour Clélie, il le suivrait par toute la Terre. Aronce l'ayant alors embrassé avec tendresse pour le remercier de ce qu'il ne s'obstinait pas à le contredire, consulta avec lui s'il devait partir sans dire à la Princesse des Léontins où il allait. Comme il craignait que l'amitié qu'elle avait pour lui ne l'obligeât à ne faire pas de scrupule de révéler son secret à la Reine de Clusium dont elle était déjà fort aimée, il prit seulement la résolution de lui écrire en partant, aussi bien qu'à Porsenna, et Galerite. De sorte que ne s'occupant plus qu'à donner les ordres nécessaires pour son voyage, il songea aussi à envoyer à Capoue afin de faire savoir à Clélius et Sulpicie, ce qui lui était arrivé et ce qu'il savait de Clélie et d'Horace. Si bien qu'il choisit pour cela le même homme que Clélius lui avait envoyé pour lui porter ce qui devait servir à la reconnaissance. Mais afin que son voyage fût plus secret, il ne mena que deux esclaves qui lui étaient très fidèles, qu'il avait amenés de Capoue. Ainsi après avoir pris toutes les choses nécessaires pour un semblable dessein, Aronce, Célère, ces deux esclaves, et un guide, sortirent de Clusium justement à minuit. Comme le palais du roi était à l'extrémité de la ville, il y avait une porte qui donnait du côté de la campagne, de sorte que comme d'autres esclaves étaient sortis le soir avec les chevaux dont Aronce se devait servir à faire ce voyage, il les trouva au-delà du fossé, après qu'il fut sorti avec Célère par cette porte secrète qui lui fut ouverte par un homme qu'il suborna et à qui il donna de quoi s'aller mettre à couvert de la colère de Porsenna. Ainsi après avoir laissé des lettres pour le Roi son père, pour Galerite, et pour la

Princesse des Léontins, il partit de Clusium durant une de ces belles nuits, où la multitude des étoiles dissipant l'horreur de l'obscurité par une sombre lumière, fait que sans Soleil et sans Lune, on ne laisse pas de pouvoir voyager sans grande incommodité et de pouvoir reconnaître le chemin qu'on veut tenir. Mais à peine Aronce eut-il fait trois ou quatre mille, qu'il sentit un soulagement fort grand à sa douleur car quelque extraordinaire que fût la chose qu'il faisait, il la faisait sans peine parce qu'il la faisait pour Clélie.

Quand il pensait que peut-être un jour elle lui en saurait gré, qu'elle lui en tiendrait compte et qu'elle l'en remercierait il eût presque voulu avoir encore sacrifié davantage à son amour. Il lui semblait même, tant sa passion le flattait, que Clélie devait deviner ce qu'il faisait pour elle, si bien que marchant avec une diligence incroyable de peur d'être suivi, et marchant sans trouver personne, Aronce eut loisir d'entretenir tout seul sa passion car il n'y avait pas moyen de faire de longs discours en allant si vite. Comme la fin de la nuit approchait, l'obscurité redoublant suivant la coutume, il fallut qu'il marcha un peu plus lentement jusqu'à ce que les nues commençant à blanchir du côté de l'Orient, donnassent à toute la campagne cette agréable lumière qui, en dissipant imperceptiblement les ténèbres, semble redonner la vie à toutes les beautés de la Nature. Il n'y avait aucun brouillard ce matin-là et Aronce se trouva sur une petite montagne lorsque le jour fut assez grand pour pouvoir discerner toutes les diversités du paysage qui s'offrait à ses yeux. Il vit une assez grande étendue de collines et de vallons et, entre ces vallons et ces collines, il aperçut un petit village où Célère qui le vit aussi bien que lui, lui proposa de faire reposer leurs chevaux durant quelques heures, afin de pouvoir, après, s'éloigner de Clusium avec plus de diligence. Le guide qu'ils avaient leur ayant dit que s'ils ne s'arrêtaient là ils ne pourraient plus trouver d'autre village qu'ils n'eussent fait plus de vingt mille, Aronce quelque pressé qu'il fut par son amour, consentit à ce que Célère lui avait proposé, si bien que quittant la route où il était, il prit un peu plus à gauche, pour aller à ce village qui semblait se vouloir dérober à la vue des passants, car on en apercevait qu'une petite partie tant il était caché par les diverses collines qui l'environnaient. Mais à peine eut-il fait cinq ou six cents pas, qu'il vit sortir d'un des plus agréables vallons du monde, quatre hommes à cheval et quelques esclaves qui venaient vers lui ; comme il n'est rien de plus prévoyant qu'un amant qui veut se cacher, Aronce demanda à Célère s'ils ne devaient pas prendre un petit sentier qui était plus à droite, afin d'éviter ceux qu'il voyait, qui avaient couché au village où ils se voulaient arrêter et qui commençaient leur journée quand ils finissaient la leur. « Car enfin, dit-il à Célère, comme je suis malheureux, le hasard peut faire que ceux que nous voyons vont à Clusium et qu'ils diront des choses qui apprendront la route que je tiens à ceux que je ne veux pas qu'ils la sachent, car comme vous le pouvez imaginer, ma fuite fera un assez grand bruit dans la ville lorsqu'ils y arriveront, pour en entendre parler de quelque condition qu'ils soient.

Ainsi, quand même ces gens-là ne me connaîtraient pas, ils ne laisseraient pas de dire qu'ils ont trouvé deux hommes suivis de deux esclaves et d'un guide.

- Il est vrai, dit Célère, que cela pourrait arriver, mais si nous nous détournons par ce petit sentier, nous nous ferons plus remarquer par ces gens qui viennent, que si nous suivions notre chemin, car comme vous le voyez, il est si peu fréquenté, qu'il leur sera aisé de voir que nous ne le prenons que pour ne les rencontrer pas. »

De sorte qu'Aronce voyant en effet quelque danger à vouloir être trop prudent, suivit le chemin qu'il tenait, mais à peine eut-il fait cent pas, qu'il entendit qu'il y avait un de ces hommes qui chantait, et qui chantait même fort agréablement. « Hélas, dit-il à Célère, celui que nous allons rencontrer n'est pas amoureux, ou s'il l'est, il est plus heureux que moi. »

Cependant en approchant davantage il le voyait moins quoiqu'il l'entendit mieux parce que le chemin tournoyant en cet endroit, la pointe de la colline le lui cachait, quoiqu'il en fût plus proche, si bien qu'entendant distinctement ce que chantait cet homme, il ouït que la fin du couplet de chanson qu'il chantait finissait par ces vers :

… Si Delise est infidèle,
Barcé l'est aussi bien qu'elle.

Mais à peine eut-il entendu ces vers, que le nom de Barcé, et le son de la voix de celui qui chantait ne lui étant pas inconnus : « Ha, Célère ! lui dit-il, je suis le plus trompé de tous les hommes si celui qui chante n'est Amilcar ! Du moins sais-je bien qu'il a fait la chanson que j'entends. »

Comme Célère n'avait pas si bien entendu qu'Aronce parce qu'il avait parlé au guide qui les conduisait, il ne le crût pas et lui dit qu'il n'y avait pas grande apparence que ce put être lui. Mais à peine eut-il dit cela que, doublant la pointe de la colline, il vit non seulement Amilcar mais Herminius ! De sorte qu'étant tous également surpris et également aises de se rencontrer, ils descendirent de cheval en même temps car Aronce ne voulut pas alors faire le fils de roi, ni être connu pour tel par des étrangers. Joint qu'il disait toujours, quand l'occasion s'en présenterait, qu'en certaines rencontres l'amitié devait égaler tous les hommes, de quelque qualité qu'ils fussent, si bien que descendant même plus vite que les autres, il fit plus de chemin pour aller vers Amilcar et vers Herminius, qu'ils n'en firent pour venir vers lui. En revanche Amilcar parla le premier comme Aronce l'embrassa tendrement : « Je suis tout à fait aise, lui dit-il tout bas en souriant, de trouver encore le généreux Aronce en la personne d'un grand prince, car je mourais de peur après

Table des Matières

Livre second 7
Livre troisième 115

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : avril 2023

Madeleine de Scudéry
(1607 - 1701)

Comme l'amour était la plus forte dans le cœur d'Aronce, il en revenait toujours à Clélie et trouvant son intérêt à tout ce qu'il avait à faire, on peut dire qu'il pensait toujours à elle, sans pouvoir presque penser à autre chose. Le Prince de Numidie de son côté, ne songeait non plus que lui, qu'à l'admirable Clélie, et il souhaitait avec passion de pouvoir revoir Aronce, pour tâcher de se consoler en l'entretenant de son amour. Pour la Princesse des Léontins, elle avait tant de divers sujets de s'entretenir elle-même, que si elle n'eût pas été infiniment généreuse, elle n'eût pu trouver le temps de penser aux malheurs d'Aronce comme elle faisait. Célère, en son particulier, n'ayant alors nulle passion violente dans le cœur et étant plus capable d'amitié que d'amour, ne songeait qu'à soulager le malheureux Aronce, de sorte que se joignant à Sicanus, à Aurélie, à Nicius et à Marcia, qui n'avaient autre pensée, ils ne faisaient tous ensemble que raisonner sur l'état présent des choses. Mais à la fin, les amis de Porsenna qu'on attendait étant arrivés, Sicanus les présenta à Aronce, après que Nicius et Marcia leur eurent appris toutes les choses qui leur pouvaient faire voir avec certitude qu'il était effectivement fils de Porsenna. Si bien que, regardant alors l'état des affaires, il y eut une assez grande contestation entre eux.

ISBN 978-2-35583-337-3 23€
9 782355 833373

Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com

Couverture :
Autoportrait - Élisabeth-Sophie Chéron (1672)